



ACADÉMIE
DE CLERMONT-FERRAND

*Liberté
Égalité
Fraternité*

Nouvelles Se déchirer

Joyeux Noël

Elisabeth Bassot

Journal d'un soupçon

Evelyne Chotteau

Gare des Cabrils

Peter Edinger

Le Traître du « Haut-Château »

Martin Filleton

Cuisine ou tricot ?

Sarah Frugère

Jumeau(x)

Cécile Miolane

Chrysalis

Fanny Renard

Puisque les jours s'en vont quand sonne l'heure

Isabelle Serres Ballu

Se déchirer

Se déchirer

Illustration de couverture :

Bénédicte Haudebourg

Illustrations des nouvelles par 4 enseignantes d'arts plastiques :

Bénédicte Haudebourg, professeur d'arts plastiques au collège Henri Pourrat à Ceyrat

Delphine Trapenat, professeur d'arts appliqués au lycée Pierre-Joël Bonté à Riom

Valérie Remords-Perret, professeur d'arts plastiques au lycée Sidoine Apollinaire à Clermont-Ferrand

Sandra Moresco, professeur d'arts appliqués au lycée professionnel Germaine Tillion à Thiers

Réalisation :

Rectorat de l'académie de Clermont-Ferrand

Service communication

3 avenue Vercingétorix

63033 Clermont-Ferrand cedex 1

Tél. : 04 43 57 21 00

Impression :

Service reprographie du rectorat

Mai 2022

150 exemplaires

© Rectorat de l'académie de Clermont-Ferrand

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, au terme de son article L 122-5, d'une part que « les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que « les analyses et courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information de l'œuvre à laquelle elles sont incorporées », « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (article L 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français de l'exploitation du droit de copie, constituerait donc une contrefaçon, c'est-à-dire un délit : « La contrefaçon en France d'ouvrages publiés en France ou à l'étranger est punie de trois ans d'emprisonnement et de 300 000 € d'amende. » (articles L 335-2 et L 335-3).



Sommaire

Avant-propos	5
<i>Karim Benmiloud, recteur de l'académie de Clermont-Ferrand</i>	
Préface	7
<i>Gilles Laporte</i>	
Joyeux Noël	9
<i>Elisabeth Bassot</i>	
Journal d'un soupçon	13
<i>Evelyne Chotteau</i>	
Gare des Cabrils	17
<i>Peter Edinger</i>	
Le Traître du « Haut-Château »	23
<i>Martin Filleton</i>	
Cuisine ou tricot ?	27
<i>Sarah Frugère</i>	
Jumeau(x)	33
<i>Cécile Miolane</i>	
Chrysallis	39
<i>Fanny Renard</i>	
Puisque les jours s'en vont quand sonne l'heure	45
<i>Isabelle Serres Ballu</i>	

Avant-propos

Au moment où le thème « se déchirer » est venu inspirer le concours de nouvelles de l'académie, il était en phase avec l'atmosphère ambivalente de la période, propice à la tension et à la dissension, aussi bien limitées à la sphère intime qu'ouvertes à un collectif largement étendu. Dans une acception très familière, « se déchirer » c'est aussi et de manière beaucoup plus positive le refus de la résignation et l'aspiration à l'excellence par le dépassement de soi. Personne ne soupçonnait pour autant la résonance particulièrement tragique que l'actualité de ces derniers mois allait conférer à ce thème, et c'est sans le moindre doute heureux. La force de la fiction est de nous extraire du réel et, par l'expérience de l'altérité qu'elle nous impose, de nous permettre de le regarder d'un œil neuf pour mieux le comprendre, ou au moins en supporter plus aisément les failles. Telle est bien la réussite des auteurs dont vous allez découvrir les nouvelles. Une fois encore, ils vont étonner et séduire leurs lecteurs par leur inventivité, par l'agilité de leur écriture, par leur aptitude à tirer parti des enjeux les plus inattendus du thème. La sélection que vous allez découvrir dans ce recueil est constituée des textes qui ont suscité l'adhésion la plus large auprès des organisateurs du concours. Je tiens néanmoins à rappeler que cette sélection n'aurait pas été possible sans la richesse et la diversité des productions qui leur ont été transmises. Toutes celles et tous ceux qui ont envoyé une, voire parfois plusieurs nouvelles, méritent d'être salués, remerciés, et surtout encouragés à persévérer !

Karim Benmiloud
Recteur de l'académie de Clermont-Ferrand

Préface

La nouvelle

Les historiens de la littérature lui donnent mille ans d'âge et la disent venue d'un Orient aux mille facettes sensuelles et symboliques. Les ordonnateurs du genre l'exigent courte tout entière ramassée sur une chute aussi puissante qu'imprévue. Les exégètes l'attendent éveilleuse d'émotions et révélatrice de lumières capables d'éclairer le chemin de vie.

Du plus rayonnant au plus humble, les auteurs rêvent de l'appivoiser, de la faire preuve incontestable de leur maîtrise de la langue, de leur savante complicité avec l'âme humaine et de leur talent de conteur. Elle serait la perle dont, multipliée à l'infini de l'imaginaire, serait fait le collier ornement prestigieux de toute œuvre littéraire.

En trois mots, neuf lignes, douze pages, elle fascine, terrifie, attire, séduit, transporte, travaille en profondeur tout être qui l'approche jusqu'à la tutoyer de son désir d'écrire... elle enchante, invite au rêve, pousse à la révolution, élève, convertit, compromet, révèle à lui-même et aux autres quiconque la fréquente et s'abandonne à la magie de son pouvoir...

la NOUVELLE !

Du Perse Al Hamadhani à Didier Daeninckx, en passant par Miguel de Cervantès, Guy de Maupassant, Edgar Poe, Jorge Luis Borges ou Anton Tchekov, elle a gagné ses lettres de noblesse par cabotage du roman au théâtre et de l'essai à la poésie, s'est amarrée dans tous les ports de la planète où veille la tête, où bat le cœur.

Réputée art difficile parce que très exigeant, elle sait atteindre l'essentiel de la vie, comme la flèche atteint le cœur de cible, pour peu que l'archer sache maîtriser sa plume et retenir son souffle au moment de décocher le mot.

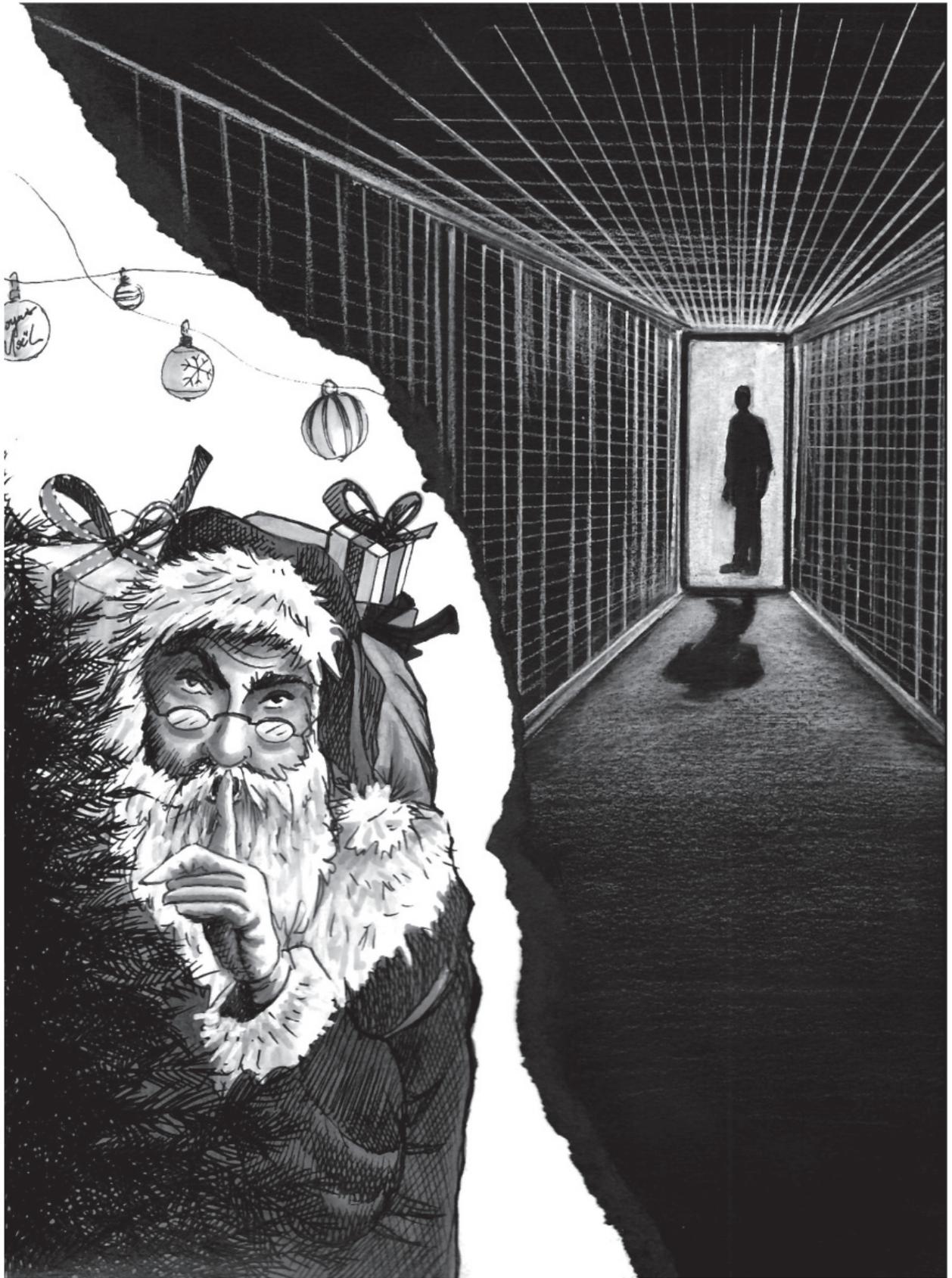
C'est cette maîtrise de soi et de la langue, cette libération de l'imaginaire encadré par la règle et nourrie de quotidien comme de mémoire, ce regard sur la vraie présence au monde qu'encourage l'académie de Clermont-Ferrand. Démarche humaniste et citoyenne s'il en est qui vise à rendre à l'enseignant son rôle d'accoucheur de l'être si cher à Socrate, d'entraîneur de conscience et d'acteur pédagogique si contesté – voire combattu ! – aujourd'hui par les apôtres du consumérisme.

Saluons donc avec reconnaissance l'initiative de cette exemplaire institution d'enseignement, et accueillons avec bienveillance les textes nés des convulsions de notre temps et des torpeurs de l'âme humaine, en même temps que des espoirs d'une société plus généreuse et respectueuse de tous par chacun et de chacun par tous.

Les marchands de tout poil et leurs féaux ont anesthésié notre École.

Avec le rectorat de Clermont-Ferrand et les novellistes auvergnats, ensemble... réveillons-la !

Gilles Laporte



Joyeux Noël

Le champagne faisait refléter dans nos yeux la lueur clignotante des guirlandes. Le tintement des verres et des rires pétillait dans l'air. Chaque pièce du puzzle familial avait pris place dans la grande salle-à-manger, trop décorée, elle aussi enivrée de guirlandes. Chacun tenait son rôle avec zèle. Le sapin, roi du réveillon, trônait dans un coin de la pièce, entouré de ses sujets enrubannés qui se prosternaient à ses pieds. Le grand-père râlait gaiement en surveillant la cuisson de la dinde qui couvrait ses marrons. La tante, vieille fille sans âge, couinait doucement, cherchant une oreille compatissante parmi les convives. Le cousin, égrillard comme à l'accoutumée, jonglait avec les bons mots, maniant son humour aux limites du bon goût avec dextérité. Ma mère caquetait de conversation en conversation. Ma grand-mère souriait béatement, attendrie par le son des clochettes et le craquement des bûches dans la cheminée. Mon frère semblait errer, hésitant entre ennui et bouderie.

L'ambiance était pourtant pétillante. Le jour du rituel familial de fin d'année était enfin arrivé. L'apéritif avait donc été englouti avec enthousiasme. Les banalités d'usage avaient rapidement cédé la place au récit des derniers potins en date. Le bla-bla prenait de l'ampleur à mesure que les verres se vidaient, à un rythme régulier.

Dans ma famille, le plan de table n'était jamais décidé à l'avance. Seules les places de mon grand-père et de ma grand-mère étaient immuables. Lui en bout de table et elle à sa droite. Chaque année nous devenions donc les protagonistes d'une scène des plus cocasses dans laquelle les convives s'observaient, se scrutaient, chacun s'approchant prudemment d'une chaise, guettant quels pourraient être ses voisins de table.

Dans une chorégraphie minutée, les entrées se succédèrent, froide puis chaude, de la mer puis de la terre. Vin blanc puis vin rouge... alternance périlleuse si l'on en croit l'adage. L'appétit et la satiété ne nous concernaient plus depuis un moment, l'ébriété avait pris la direction des opérations d'une main de fer.

Une fois le plat de résistance servi, bouches et ventres pleins imposèrent une trêve dans les bavardages. Les bruits de mastications et les grognements satisfaits emplirent l'air. Puis chacun reprit peu à peu le fil de ses pensées, interrompues par l'arrivée triomphale de la dinde et de sa garniture. En réalité, les convives étaient maintenant dans l'expectative, se demandant lequel d'entre eux allait ouvrir le feu cette année. Ils prenaient leur élan. La volaille avait certes été démembrée, mais personne ne s'était encore écharpé. Il nous semblait évident à tous que cela ne devait plus tarder. Nième étape du protocole de Noël, l'engueulade familiale ne saurait être empêchée.

Mon père, surpassant toutes nos attentes, enfila soudainement son costume de trouble-fête. Une lueur provocatrice et méchante s'alluma dans son regard troublé par le vin. Les sujets polémiques avaient été évités jusque-là. Mais l'apostrophe assassine fut lâchée, éructée, vomie sur la nappe à paillettes. Personne n'était visé en particulier, mais la provocation ne pouvait qu'indigner une partie de l'assemblée, et rallier l'autre à sa cause. L'œuvre d'un expert, à n'en pas douter. Un silence suivit, suspendu, flottant entre le lustre et la carcasse de volaille. Le calme avant la tempête, comme on dit. Fugace cependant. Car la contre-offensive ne tarda pas. Le feu d'artifice allait bien avoir lieu ! Le cousin largua une exclamation dont la grossièreté n'était égalée que par son volume sonore.

Désormais désinhibées, les opinions allaient pouvoir être lâchées, comme des fauves que l'on libère après des mois de diètes. A croire que certaines argumentations étaient dans les starting-blocks depuis l'année dernière ! Dans ce moment crucial, comme tout au long de la soirée, chaque convive avait son propre style : choqué, outré, déterminé, incisif, moralisateur, provocateur... Le ton, la voix, le rythme s'accordaient au répertoire choisi. Il était, quoi qu'il en soit, de rigueur d'empoigner ses arguments afin d'assommer son voisin de table à coup de sophismes plus ou moins péremptores, ou de faire front avec lui face à un orateur à l'avis divergent.

La pièce de théâtre qui se jouait devant moi était tout à fait burlesque. Et légèrement étourdie par le brouhaha, je perdais quelque peu le contact avec la réalité. Je vidais mécaniquement mon assiette sans réussir à suivre une altercation plus qu'une autre, ne sachant où fixer mon attention. Les débats m'échappaient et je finis par ne plus savoir de quoi l'on parlait. Mais qui le savait au fond ? Je sentais monter en moi un bâillement colossal, nourri par l'ennui et une digestion pesante qui n'en était qu'à ses prémices, quand je croisai le regard de mon frère. Tout aussi silencieux que moi, ses sourcils froncés trahissaient une inquiétude évidente. Je suivis ses yeux qui fusillaient mon père. Ce dernier paraissait déchainé. Je ne l'avais jamais vu se délecter autant du pugilat général. Enfin d'aussi loin que je me souviens. Il avait toujours eu dans la voix cette méchanceté stagnante qui le rendait cinglant, mais là, son visage était tordu par un sourire cruel et impitoyable. Je mis quelques secondes à réaliser, à me rendre compte qu'entre deux invectives gratuites, il me guettait. Inévitablement, nos regards se croisèrent donc. Et la soirée bascula. Le vent tourna et la tempête qui s'agitait autour de moi prit une tournure brutalement intime.

Le temps en suspens. Tout comme le bâillement dans ma gorge et ma main devant ma bouche. Je me sentais comme un lapin dans les phares d'une voiture. Je ne savais pas ce qui allait arriver mais j'en pressentais la brutalité. Les mots suivirent de peu son regard. Je l'ai vu, il n'avait fallu qu'une seconde à mon père pour les choisir. Pour choisir comment il allait m'abattre. Il n'avait pas hésité, juste pris le temps de savourer par anticipation l'effet de sa remarque.

« Tu veux peut-être que j'aille te mettre au lit avant que le Père Noël n'arrive ? Comme quand tu étais petite... Je sais que tu n'attends que ça. »

Juste quelques phrases, à peine une allusion, anodine aux oreilles de toute la tablée absorbée par ses propres indignations, juste quelques mots... mais sa façon de les articuler, d'alourdir les syllabes, d'en faire des balles de fusil. Pendant les premiers instants, je ne fus pas sûre de comprendre ce qui se passait. Mes doigts, d'abord, se crispèrent lorsque mes doutes se dissipèrent. Le souvenir surgit, fit effraction. Mon sang se figea et mon corps tout entier se recouvrit d'une sueur plus glacée que la bûche, que je ne dégusterai jamais. J'étais pétrifiée, subissant la déferlante qui s'abattait sur moi.

Il avait ouvert un tiroir, là quelque part au fond de mon inconscient, un tiroir que mon esprit s'était efforcé de garder scellé, en fidèle gardien de ma santé mentale. Et le contenu de ce tiroir me percuta comme une boule de démolition. Bouche bée, je fus bien sûr incapable de sortir le moindre mot. Je hoquetai silencieusement, m'étranglant de stupeur. Dans ma bouche, un goût de pierre remplaça la saveur grasse de Noël. Quelque chose se brisa, je ne sais où. Non content d'avoir ouvert la boîte de Pandore, mon père m'en avait jeté le contenu au visage. Avec délectation.

Les loupottes du sapin me devinrent soudain insupportables. Je me retrouvai projetée avec violence vingt ans en arrière. Elles étaient là, ce soir-là ces lumières dansantes. Le soir de ce funeste Noël que j'avais oublié de ma mémoire. Le temps, l'éloignement, et cette merveille de refoulement m'avaient permis d'oublier que ce soir-là avait eu lieu le saccage pur et simple de ma vie d'enfant. De ma vie en fait.

Mais j'y étais à nouveau. Je retrouvai ce sentiment enseveli de suffocation, senti quand je compris que le visiteur nocturne qui entraînait à pas feutrés dans ma chambre n'était pas le Père Noël. J'avais fixé avec intensité les petites ampoules hypnotisantes qui clignotaient à ma fenêtre pour ne pas voir la réalité qui se glissait à côté de moi. J'avais cru qu'elles pouvaient me protéger, inverser le cours du temps. J'avais espéré qu'elles me permettraient, comme par magie, de quitter mon corps puisque le mal y faisait effraction. Je voulais fuir cette odeur âcre de vin froid mêlée de fiel. Je ne voulais pas voir cette ombre monstrueuse s'abattre sur moi. Je

ne voulais plus sentir cette douleur qu'aucun mot ne pouvait et ne pourrait jamais décrire. Je ne voulais plus entendre ce souffle écœurant. Peut-être avait-il ri. Peut-être avait-il parlé. Je me refusais à chercher plus avant dans les souvenirs qui refluaient déjà contre ma volonté. La magie de Noël m'avait trahie, elle ne m'avait pas sauvée.

Et d'ailleurs, quel genre de père gâche le Noël de sa fille !?

Quand je retrouvai la vue, je fis face à son regard satisfait et cruel, une gifle de plus. Je sentis aussi sur ma joue les yeux de mon frère. D'une manière ou d'une autre, il avait perçu le fracas en moi. Je savais qu'il appelait mon regard du sien. Je savais qu'il cherchait à déchiffrer ce qui se passait dans la lourdeur de ce silence. Mais je refusais qu'il puisse lire plus profondément en moi. D'ailleurs j'étais bien incapable de me tourner vers lui. Incapable de reprendre pleinement pied dans la réalité, au risque de la faire éclater. Incapable de confronter ces deux « moi » qui jusque-là s'étaient ignorés dans un fragile équilibre. Il était trop tard mais je refusais encore de l'admettre.

J'ignorais qu'il me haïssait autant. J'ignorais même que c'était possible. Mais ce qui déferlait sur moi n'était que haine. La jouissance qu'il tirait de son coup d'éclat n'était qu'une boue noire et nauséabonde. Mon cœur tambourinait. Ou était-ce le son des coups qui résonnait ainsi dans ma poitrine ?

Autour de moi, le monde semblait continuer de tourner. Les membres de la famille s'étrépaient toujours joyeusement, ignorant tout de ma vie qui basculait de ce côté de la table. Seule dans une pièce bondée et bruyante, j'entendais vaguement la voix de ma mère qui tentait de glisser quelques mots entre ceux de mon oncle. Elle me parut plus aiguë qu'à l'accoutumée sa voix. Mais peut-être était-ce son silence à mon égard qui rendait son timbre aigre et insupportable à mon oreille. Elle me paraissait loin aussi. Etrangère.

Puis, mon corps se rappela à ma conscience. Ma respiration s'accéléra, de douloureux spasmes tordirent mes tripes qui semblèrent soudain vouloir s'alléger de leur propre fardeau. Ma robe de fête m'étouffait. Mes tempes se mirent à battre de façon sourde, rendant le bruit et la chaleur ambiante douloureux. A bout de souffle. Prise au piège. Mes jambes me mirent brusquement en position debout. Mon organisme tout entier me faisait comprendre que la fuite était désormais la seule option envisageable.

Dans un même mouvement, mon frère se leva aussi. Quelques discussions se brisèrent, surprises par ce mouvement aussi brusque qu'inattendu. Les convives à la bouche pâteuse, vissés à leurs sièges par leurs estomacs encombrés furent déconcertés par autant de vivacité. Mobile à nouveau, je pivotai vers lui. En un éclair, je sondai son intention et lui mon état. Il ambitionnait de mettre fin à cette scène muette et malsaine à laquelle il ne comprenait rien. Je pouvais lire sa détermination et sa colère dans le tremblement de sa paupière. Les poings tout aussi serrés, le corps contracté et tendu comme un arc, la situation semblait lui être intolérable. La violence de sa réaction fit naître en moi une nouvelle peur. Mon intention de fuir s'en trouva raffermie, j'étais incapable de rester là pour assister à la suite. Prise au piège. Il fallait que je rentre nourrir mon chat. Dans un état second, je quittai la table puis la pièce, mon esprit flottant quelques pas derrière moi. Le pas lourd et incertain, je n'entendais plus que des aboiements. Ils me paraissaient tous déjà appartenir à un autre monde, un monde auquel je n'appartenais pas et que je laissai derrière moi. Mais devant moi... l'abîme.

Lorsque je franchis la porte, je sus. Sans comprendre, je sus.

Il paraît que le temps guérit toutes les blessures. Optimiste sagesse populaire. Je ne saurai jamais si elle dit vrai. Je ne saurai jamais ce qui lui avait donné le sentiment que cette soirée était la bonne pour humilier et briser ce qui restait de sa fille.

La fin de ce sombre Noël me fut rapportée dans les jours qui suivirent, racontée à plusieurs voix alors que je cherchais à faire silence en moi.

Après mon départ, mon frère aurait invectivé son père, le questionnant avec véhémence. Froidement, ce dernier se serait levé, ignorant royalement la colère de son fils. Il aurait intimé à ma mère de prendre ses affaires. Elle s'exécuta, bien sûr. Leurré par son illusion de complète maîtrise, il se mit au volant. Il se croyait

plus que jamais intouchable. Mais l'ennemi dont il aurait dû se méfier, il l'avait lui-même embrassé toute la soirée. Ce n'était pas de mon frère dont il avait à se méfier, ni même du regard de ses semblables. La vraie menace était tout aussi perverse et pernicieuse que lui. Il n'aurait pas dû faire fi des effets du nectar qu'il avait allègrement tété tout au long de ce scintillant réveillon.

Je n'ai jamais revu mon père. Il ne me reste que mes cauchemars, chaque nuit, chaque jour. Le tumulte en moi et le silence autour. Ou peut-être l'inverse.

Ah ! mon frère est là. Il cueille délicatement mes doigts glacés et crispés par le stylo. Il pose une main chaude et solide sur mon épaule pour m'inviter à me lever. Son regard a la douceur d'un baume qu'on étale sur une plaie. Avec force, il chasse peu à peu la mort qui rôde dans mon âme. Je vais le suivre. Maintenant je sais. Nous allons tous mourir un jour. Oui, mais tous les autres jours, nous allons vivre.

Journal d'un soupçon

Lundi – 17h 30 – 22h45

– Bien entendu, je veux une séparation ! C'est la meilleure solution !

Je me fige, la main sur la poignée de la porte du salon. Mais il m'a aperçue au travers de la vitre dépolie et il raccroche immédiatement. C'est fait, le ver est dans le fruit. Un frisson glacé court le long de ma colonne vertébrale et mes jambes ne me portent plus.

– Maman ! Qu'est-ce que tu fais ? s'indigne petit Max. J'ai faim !

Et voilà Juliette qui me passe devant, glisse sa main sous la mienne et pousse le battant. J'entre. Que faire d'autre ? Il me sourit. Il s'approche. Il m'embrasse rapidement sur les lèvres et me débarrasse de mon cabas. Il l'emporte dans la cuisine et entreprend de ranger les quelques courses qu'il contient. J'entends ce qu'il me dit sans vraiment le comprendre. De la pizza ? Ah ! oui... c'est vrai, j'ai acheté de la pizza et une salade pour ce soir. Max hurle de joie et je redescends sur terre. Mes défenses s'enclenchent. J'ai dû mal comprendre, c'est certain. Comment pourrait-il en être autrement ? Nous n'avons jamais été de ces couples qui se déchirent.

Il fait goûter les enfants et les aide pour leurs devoirs pendant que je me douche. Ça n'est pas exceptionnel, j'ai la chance d'avoir un conjoint qui participe à l'éducation des enfants, se soucie de leur scolarité, partage les tâches ménagères... Je pense à tout cela en me savonnant. Finalement, je me lave aussi les cheveux, même si je n'avais prévu de le faire que demain. Je soigne mon brushing, je me parfume légèrement et j'enfile une jolie robe d'intérieur. Il ne me regarde pas quand je mets en route le repas du soir. Il envoie les enfants à la douche et s'installe sur le canapé devant la télévision, son vapoteur à la main. Je lui apporte un verre de vin quand le nuage de vapeur s'est un peu dissipé et il me dévisage, surpris. Il le prend en me remerciant d'un signe de tête et retourne aussitôt à son émission. Dîner. Une histoire pour Max. Film. Échanges de phrases anodines.

Il me fait l'amour, avec application, avec attention, lentement. Technique parfaite. Je jouis, mais je suis à nouveau glacée. Pas de désir véritable, ni de sentiments là-dedans, me semble-t-il. J'ai l'impression qu'il a voulu me prouver que tout allait bien, que je n'avais pas à m'en faire. Il est toujours l'homme exceptionnel que j'ai épousé. Bon père. Bon mari. Bon amant.

Et c'est vrai ! Qu'est-ce qui me prend, tout à coup ? Il a suffi de quelques mots surpris malencontreusement, hors contexte, pour que je déraile. Il m'aime, il vient de me le montrer. Alors... pourquoi suis-je terrorisée ? Il me suffit de lui demander franchement, après tout, avec qui il était au téléphone tout à l'heure. Je me tourne vers lui, décidée. Zut ! Il dort. Je ne vais quand même pas le réveiller pour une bêtise pareille. Je suis fatiguée. Ça explique certainement ma crise subite de paranoïa. Après une bonne nuit de sommeil, il n'y paraîtra plus.

Mardi – 7h – 8h30

C'est la sonnerie du réveil qui m'a tirée d'un sommeil agité. Malgré toutes mes bonnes résolutions, j'ai tourné tout ça dans ma tête jusqu'à près de deux heures du matin. Le lit à côté de moi est vide. Je me lève dans la maison silencieuse. Il m'a laissé un mot sur la table. Il a dû partir tôt et rentrera tard, pour son boulot. Cela arrive de temps en temps. Mais pourquoi justement aujourd'hui ? Et il aurait pu me prévenir hier soir, il le savait déjà, c'est certain. J'en oublie presque de réveiller les enfants et j'arrive en retard au bureau. Même si je ne suis pas coutumière du fait, ma chef ne manque pas de me le faire remarquer. Ça m'agace prodigieusement.



Mercredi – 21h – 23h

« Chérie ? Ne m'attends pas ce soir... je rentrerai très tard. On est en plein lancement en ce moment et j'ai encore une réunion. Bises. Je t'aime ».

Il a laissé un message sur le répondeur du fixe. Pourquoi ne m'a-t-il pas appelée sur mon portable ? Il ne peut pas avoir oublié que le mercredi j'emmène Juliette à la danse et Max à la piscine. Il l'a fait exprès. Il ne voulait pas me parler directement. J'ai eu du mal à me comporter normalement avec les enfants et maintenant je tourne en rond en l'attendant. Je n'ai rien pu avaler tant mon estomac est noué. L'ai-je déçu ? J'ai pourtant essayé de prendre soin de moi. On me dit souvent que je suis toujours aussi jolie. Jolie... ça ne lui suffit peut-être plus. Belle, c'est mieux et je ne peux pas me vanter de l'être. Je suis une bonne mère, je crois. Pas assez empressée au lit ? C'est dur, parfois, avec le boulot, les petits... Je m'en veux, j'aurais dû faire plus, faire mieux pour notre couple.

Je fouille sa commode, son armoire, un peu mal à l'aise. Rien dans ses poches, pas de parfum inconnu, pas de cheveu blond sur ses cols. Il a changé le mot de passe de sa session sur l'ordinateur. Je fonds en larmes quand je le découvre. Dans ses papiers, je trouve le ticket de loto que j'ai acheté la semaine dernière. Non, celle d'avant. Il m'arrive de jouer, de temps en temps. Je tombe aussi sur une facture de graines pour le jardin, c'est toujours lui qui s'occupe des achats dans ce domaine. Je la parcours distraitement : carottes, radis... d'autres légumes, ricin, ancolies, soucis... des fleurs. J'aime travailler avec lui à embellir notre jardin. Cette liste suffit à me faire pleurer à nouveau de plus belle.

Jeudi – 2h

À présent je suis en colère, furieuse même. Je n'ai pas mérité ça ! Vraiment pas ! Si quelque chose n'allait pas, il aurait dû m'en parler. Les crises dans un couple, ça arrive. Comment les surmonter si on ne dit rien ? Je lui en veux. Puis je me traite à nouveau d'imbécile. Il est rentré vers minuit, s'est couché et ne s'est pas rendu compte que je faisais semblant de dormir. S'il me trompait vraiment, il se cacherait mieux, non ? Une réunion, c'est trop... téléphoné. Je me fais un film. Voilà, c'est tout. Il faut que je me calme. Mais je ne peux pas rester au lit. Je me lève et erre dans la maison, à la recherche de je ne sais quoi qui pourrait me rassurer.

Vendredi – 21h – minuit

Aujourd'hui, c'est moi qui rentre tard. Ma chef m'a demandé de rester pour mettre en place les nouveaux protocoles et reparamétrer les ordinateurs. Elle m'a fait payer mon retard de mardi, c'est clair. Je l'ai appelé pour qu'il passe prendre les enfants à l'école. Il n'a pas protesté, il a même semblé ravi de passer la soirée seul avec eux. Un terrible sentiment de jalousie m'a ébranlée, que j'ai aussitôt combattu. Ridicule !

Il a mis des bougies sur la table, dressé un joli couvert, fait du feu dans la cheminée et acheté des roses rouges. J'ai la surprise de découvrir que les enfants ne sont pas là, il les a confiés pour le weekend à ses parents. Il me suggère de prendre une douche pendant qu'il réchauffe le gratin de coquilles Saint-Jacques qu'il a pris chez le traiteur. Je ne sais plus où j'en suis. Je reste de longues minutes sous le jet brûlant à essayer de faire le point. Quand je le rejoins, il ne remarque pas que j'ai remis les mêmes vêtements.

Nous dînons en tête à tête. Il apporte les plats, mais j'insiste pour faire le service. Il se montre charmant, spirituel, attentionné... Il a choisi un vin que j'aime et a enfilé la chemise blanche que je lui ai offerte pour son anniversaire. Quand je lui demande quelle occasion nous fêtons ainsi, il me sourit d'un air mystérieux et tendre.

– Ai-je besoin de me justifier quand j'ai envie de passer une soirée, seul avec toi ?

Je ne trouve rien à répondre. Je veux nous préparer le café, mais il me fait signe de ne pas bouger et se lève une fois de plus. Comme chaque fois qu'il se rend à la cuisine, il tire sur son vapoteur que je lui ai rempli et je vois une bouffée de vapeur blanche s'élever. Il ramène les tasses sur un plateau. À côté, il a posé un paquet rectangulaire, soigneusement emballé. Je reconnais l'étiquette, discrète et raffinée, cela vient de chez Chocorêve, le meilleur chocolatier de la ville. Il me tend le paquet, étouffe un bâillement. Je vais m'installer sur le canapé pour ne pas respirer ce qu'il vapote car il a ramené son appareil et tire plusieurs fois dessus. Je remarque que le papier d'emballage a été recollé et il se déchire quand j'essaie d'en défaire le scotch. J'ouvre la

boîte. Elle est divisée en deux compartiments, avec une belle séparation en carton joliment décorée. D'un côté des pralinés, que je trouve trop sucrés, je n'en mange jamais, de l'autre, des bouchées de noir intense fourrées à la liqueur de myrtille. Mes chocolats préférés. Il exhale un nouveau nuage transparent, évite de me regarder, je perçois nettement sa tension. Il s'agite sur sa chaise, se masse la nuque et se frotte le visage. Je l'interroge, suspendant le geste que j'avais amorcé pour déguster un chocolat.

– Tu ne te sens pas bien ?

– Je suis crevé, excuse-moi. Mais ça va passer. Sans doute la fatigue de cette semaine de dingue au travail. Mais ça ne passe pas. Ses yeux se ferment et sa tête heurte la table. Il tente de réagir, se redresse, se lève. Je reviens vers lui, passe son bras sur mes épaules et le conduis sur le canapé où il s'affale. C'est à ce moment-là qu'il tousse pour la première fois. Il grimace, cherche son souffle. Il étouffe. Déjà, sa chemise se trempe de sueur. Il me dévisage et je lui souris. Le voile de son aveuglement se déchire.

– Comment... comment as-tu deviné ?

Je me fais un plaisir de tout lui expliquer, tandis qu'il lutte pour rester conscient, le larynx bloqué. Il pleure et suffoque.

– C'est normal, ça fait trois heures maintenant que tu ingères de la ricine, la même que tu me destinais dans les chocolats. Mais je l'ai mise dans le liquide de ton vapoteur. Beaucoup plus efficace et plus rapide.

Je retourne la bouchée que j'ai gardée en main et observe pensivement la trace du petit trou rebouché soigneusement avec du chocolat fondu.

– J'ai commencé à avoir un doute au moment de ce coup de fil où tu exigeais une séparation. J'ai d'abord cru que tu me trompais, que tu allais réclamer le divorce. J'ai été anéantie. Puis j'ai trouvé le paquet de graines de ricin à moitié vide. J'ai aussi réussi à ouvrir ta session d'ordinateur, j'ai découvert la trace de tes recherches sur les toxines qu'elles contiennent. Dans tes favoris, il y avait un lien vers le tirage de loto correspondant à mon ticket. Gagnant. Je t'ai toujours dit que tu ne prenais pas assez de précautions avec ta vie privée sur le net.

Il cherche désespérément de l'air, lutte encore. La dose de barbituriques que je lui ai donnée avec son dernier verre de vin est suffisante pour le tuer, alors avec le poison...

Je m'éloigne. Je débarrasse la table, je démarre un lave-vaisselle et nettoie soigneusement la cuisine. Sauf le verre de vin que je dépose devant lui sur la table basse avec des gants. Il est inconscient, il ne respire plus. Mes mains tremblent un peu. Je mets les gants et le paquet de chocolats au feu. Les seules empreintes que l'on retrouvera sur le sachet de graines de ricin, le mortier, la boîte de somnifères, le vapoteur, ce seront les siennes, j'y ai veillé. Avec ses recherches sur internet, d'où j'ai éliminé toutes traces du résultat du tirage loto, cela devrait suffire à faire conclure à un suicide. Surtout avec le mot d'adieu que j'ai tapé sur sa session. Je le connais bien. J'ai utilisé son vocabulaire, ses formulations, la faute d'orthographe qu'il fait tout le temps.

Je sors le billet et le contemple. Le gros lot. Il voulait tout garder pour lui seul. Je frémis. Aurait-il été jusqu'à se débarrasser des enfants, un jour ou l'autre ? Je préfère ne pas l'envisager.

Je retourne à pied au bureau. Je finis par arrêter de trembler. Je suis calme. Je rentre discrètement par derrière, par la porte des livraisons, avec mon pass. La caméra pend sur son fil depuis des mois, un camion trop haut l'a arrachée de son support en reculant. Je remonte dans l'open-space vide où la lumière est restée allumée. Mon ordinateur termine tout juste la tâche que j'avais lancée. Je travaille encore un peu, j'en laisse des traces évidentes. J'éteins, je descends par l'escalier principal et salue le vigile de nuit qui dort à moitié devant la télévision. Il se redresse et appuie sur le bouton qui ouvre la porte pour m'éviter de sortir mon badge. La lumière de la caméra clignote. Je récupère ma voiture sur le parking. L'alibi parfait.

Gare des Cabrils

Tu as mis le réveil pour ne pas rater la gare. Les yeux fermés, ta main s'enfonce dans ton sac. La sonnerie du réveil se fait plus insistante, d'une douce pluie champêtre elle devient orage puis grondement profond, elle te rappelle le ressac impétueux des vagues le long de la Costa Brava. Tu t'impatientes. Ta main bute contre une banane écrasée. Tu pensais la manger à Millau, en montant dans le train à six heures du matin. Seulement, t'avais juste eu la force de trouver un compartiment vide avant de t'écrouler sur la banquette.

Tu ouvres finalement tes yeux. Il fait déjà jour. Le fouillis dans ton sac ne t'étonne pas. Ce voyage, tu t'y es décidée en cinq minutes, après avoir passé une nuit blanche à arpenter tous les recoins de ta maison, car tu venais d'apprendre lors d'une réception à la mairie qu'un des hauts responsables de l'église catholique sous Franco, que tu cherchais depuis longtemps, vivait encore, et qu'il n'habitait même pas loin de chez toi. Tes yeux cherchent où jeter la banane : l'étiquette « Il e vietato sporgersi », la vitre sale, les falaises calcaires qui défilent, scandées par quelques arbres, la grille repose-bagages chargée de sacs et de vieilles valises, un couple de paysans tassés par le labeur qui t'observent avec une bonhomie contagieuse, le chat tigré aux yeux vairons roulé en boule entre les deux. Tu suis son regard jusqu'à la porte coulissante où est accrochée une petite boîte en métal déjà pleine. Tu te lèves tant bien que mal, faisant fi de ton dos raidi, t'avances jusqu'à la porte et te débarrasses malgré tout de ta banane.

Ton téléphone reprend sa tourmente, mais tu n'as pas le temps de chercher davantage. Les freins du train se mettent à crisser. Encore debout, tu tombes presque à la renverse sur les deux paysans, mais tu parviens à t'agripper au repose-bagages. Quand le train s'immobilise enfin, tu récupères en vitesse ton sac, ta veste, tu enfiles tes talons aiguilles rouges, lances un rapide au-revoir, t'empruntes le couloir bondé, te faufile entre valises et passagers sans siège, tu fais presque tomber un homme au visage tanné par le soleil complètement ivre titubant dans un costard gris, tu ouvres difficilement la porte, rates presque une marche, atterris sur une jambe sur le quai, une chaussure restant coincée dans la fente d'une marche, tu l'en arraches violemment en y laissant le talon et tu te redresses enfin. Tu es arrivée. Nulle part et pourtant à bon port : Gare des Cabrils, lundi matin, mai 2015.

La petite fille de cinq ans se précipite sur la balançoire rouge du Parc Montjuïc, un joli dimanche ensoleillé du mois de mai, en 1970. Elle l'adore. À chaque fois, elle peut passer des heures à s'y balancer. Toujours plus haut, toujours plus fort, pieds nus, libérée des socquettes blanches et des souliers bleu foncé, avec l'insouciance du jeune âge, tentant de toucher un nuage avec ses orteils. Parfois, tout en haut de sa courbe aérienne, au moment où elle s'imagine voler pour de bon, lorsqu'arrive cet instant grisant où la gravité la libère de son emprise, elle peut apercevoir la mer par-dessus les cimes des cèdres, et s'imaginer y plonger pour devenir une sirène.

Ses parents, assis tranquillement sur un banc à l'ombre, la regardent, tout en surveillant son petit frère de deux ans en train de faire des pâtés de sable. Elle est aux anges. C'est le seul moment où ils se retrouvent tous les quatre, les dimanches en sortant de la messe. Le reste de la semaine, son père vit à Madrid, où il travaille comme chef-médecin dans un hôpital.

Essoufflée, tu laisses le train s'élancer lourdement, puis tu attends qu'il disparaisse au bout du long virage, derrière la colline couverte d'oliviers. Tu patientes encore, le temps que même les rails ne résonnent plus



des battements du train. C'est alors que tu inspires fortement, que tu te délectes du silence apparent, que tu savoures l'air empli de saveurs provençales, de thym, de romarin sauvage, de vieux cèdres et de terre calcaire qui sèche sous le soleil matinal. Tu t'y plais tout de suite. Tu comprends l'homme qui a choisi de vivre ici. Mais est-ce vraiment un choix délibéré ou plutôt le besoin de se cacher ? Tu ne l'as pas prévenu de ton arrivée. Tu veux le prendre par surprise dans le hameau où il vit, La Borie.

Tu jettes un regard circulaire autour de toi. Derrière la gare abandonnée, tu aperçois trois chèvres brouter paisiblement, un épouvantail te dévisager impassiblement dans un champ oublié. Devant toi, une falaise couverte d'arbustes épineux te bouche la vue, à ta gauche une petite route en terre s'offre à toi, mais tu déclines l'invitation, car tu sais déjà que tu suivras un petit sentier partant d'un panneau rouge. C'est du moins ce qui est expliqué sur le site de la communauté vivant à La Borie.

Des cloches viennent soudainement interrompre ton bien-être hors du temps. Graves, dans un rythme sauvage, elles te font frissonner. Serait-ce de mauvais augure ? Tu te questionnes quelques secondes sur le bien-fondé de ton initiative, mais tu balaies aussitôt tes doutes. À ta droite, entre de petits chênes-arbustes, tu entrevois finalement le panneau rouge. Tu te mets en route, mais tu es aussitôt obligée de t'arrêter. Bien sûr, le talon resté coincé sur les marches du train ! Tu te traites d'idiote pour ne pas avoir pensé à changer de chaussures. Mais tu n'hésites pas longtemps, tu balances tes chaussures et commences à avancer, précautionneusement, en sautant d'une touffe d'herbe à une autre. Des larmes te montent aux yeux, non pas à cause des cailloux qui s'enfoncent dans les plantes de tes pieds, mais à cause de souvenirs qui te remontent d'un passé lointain où tout était encore en ordre !

La fille maigrichonne mais musclée ne court plus, assise là, sur le sable déjà chaud de la Platja Canadell à Palafrugell, un matin d'été en 1973. La tête baissée, ses longs cheveux tombant sur ses genoux, elle observe son pied qui saigne. Elle a couru le vent, la plage, escaladé les rochers. Un véritable garçon manqué, haut de ses huit ans, entend-elle régulièrement ses parents expliquer fièrement à leurs amis. Un tesson oublié a ouvert son pied. Elle ne pleure pas, pas encore. Elle fixe fascinée son sang couler par à-coups, tremper le sable en petits jets. Elle se demande si elle va appeler son père, le déranger de sa sieste, allongé là-bas sur son transat, sous le parasol familial. Elle essaie de se redresser, mais s'écroule aussitôt, après avoir senti comme une lance traverser sa jambe. Des larmes sont prêtes à jaillir quand elle entend la voix rassurante de son père lui demander : « Alors, ma grande, qu'est-ce qui t'arrive ? »

Sans attendre ses explications, il la prend dans ses bras, l'amène au transat, où il lui fait un pansement de fortune avec son grand mouchoir blanc. Le père l'enroule tendrement dans une grande serviette, rassemble toutes leurs affaires, lui dit de l'attendre le temps qu'il apporte tout à la voiture, puis la prend de nouveau dans ses bras. Un sentiment de confiance infinie l'envahit. bercée par le pas ferme de son père, au chaud dans la serviette, elle finit par s'endormir, rassurée.

Le panneau rouge indique bien le sentier à prendre pour aller à La Borie. Tu remonteras le petit ruisseau sur un bon kilomètre, puis, parvenue à des petits champs cultivés et quelques serres potagères couvertes de bâches en plastique, tu guetteras le hameau qui surplombera le vallon à ta gauche. Ton cœur se met à battre la chamade. Va-t-il te parler ? Te révéler ce que tu te demandes depuis trente ans déjà ? Ou bien seras-tu obligée de le forcer à parler, de sortir peut-être même le pistolet de ton sac ?

Tu t'arrêtes brusquement. Tu viens de remarquer sa légèreté inquiétante. Sans hésiter, tu le vides de tout son contenu qui s'étale devant toi. Ce que tu pressentais se confirme. Tu n'as plus le pistolet, laissé certainement dans le train, tombé du sac dans la précipitation. Fataliste, tu essaies de te convaincre que tu éviteras ainsi au moins de commettre un meurtre. Évidemment tu te dis que ce sera moins facile de le faire parler dans ces conditions, mais tu restes confiante, en te remémorant le chemin parcouru durant ces trente ans de recherches, pourtant jalonné de fausses pistes et de désillusions, mais aussi gratifié de nombreuses petites avancées, qui t'ont finalement permis d'arriver jusqu'ici.

Elle entre seule dans la maison familiale, à Barcelone, ce quatrième dimanche de septembre, en 1981. Elle a prétexté devoir finir un travail important pour le lycée. Depuis trois ans, après la messe, sa famille avait pour

habitude de se retrouver avec d'autres paroissiens autour d'un buffet dans la cour de la maison paroissiale. En fait, normalement, cela lui plaît, et depuis peu davantage, à cause de ce garçon, le fils du boulanger. Mais elle sait que c'est probablement son unique chance de pouvoir entrer dans le bureau de son père en cachette. Elle n'avait jamais pensé qu'un jour elle agirait de la sorte, mais la réaction de leurs parents vendredi soir l'avait trop intriguée. Elle leur avait pourtant posé une question anodine, lui semblait-elle. Pour le cours de SVT, alors qu'ils étaient en train d'étudier les lois génétiques de Mendel, le professeur avait suggéré aux élèves de comparer leur groupe sanguin à celui de leurs parents. Mais elle n'avait même pas fini sa question, que le cauchemar avait commencé. Son père avait pour la première fois haussé le ton contre elle, était devenu tout rouge, avait critiqué son professeur, s'était indigné, disant que leurs groupes sanguins ne regardaient personne et qu'il allait porter plainte ; puis il s'était levé de table sans terminer son plat et s'était enfermé dans son bureau en claquant la porte. Sa mère, toute blanche et silencieuse, s'était déjà levée elle aussi depuis longtemps pour disparaître dans la cuisine. Ils s'étaient alors retrouvés, abandonnés à table, son frère et elle, abasourdis, incapables de dire quoi que ce soit, laissant la parole au tic-tac de l'horloge coucou que leur avait apportée leur oncle d'Allemagne.

Elle se défait d'abord de ses chaussures, les range dans un geste mille fois exécuté dans le meuble de l'entrée, exactement alignées à côté des autres, pose les clés sur le meuble, traverse sur la pointe des pieds le vestibule, et s'arrête, le coeur palpitant, devant la porte du bureau de son père. Elle se retourne, guette le moindre bruit, annonciateur d'un retour avant l'heure de ses parents. La porte s'ouvre en silence. Évidemment, se dit-elle. Les gonds sont parfaitement huilés. Comme tout mécanisme à la maison. Elle est persuadée que si son père n'avait pas fini médecin comme toute sa famille, il serait sûrement devenu horloger. Elle ne peut s'empêcher de penser à toutes ces horloges que son père collectionne et bichonne. Dès qu'il a un peu de temps, il vérifie l'état de leurs rouages, des ressorts, des aiguilles. Parfois, il s'aventure même à démonter un mécanisme complet. Sont alors alignés soigneusement devant lui des vis, des écrous, rondelles, axes, roues dentées, ressorts, balanciers. Elle y pense tendrement, car elle adore le voir faire, si concentré, si passionné, si amoureux de ce travail d'orfèvre.

La pénombre du bureau l'accueille religieusement. Le cuir des fauteuils sent bon la cire, n'effaçant cependant pas complètement de faibles restes de nappes de fumée des cigares importés de Cuba que, en s'y retirant après le repas, son père et ses invités, exclusivement des hommes, ont l'habitude de déguster en même temps qu'un digestif.

Elle avance à pas feutrés, tout droit vers le secrétaire à cylindre. Son coeur se met soudainement à battre la chamade quand elle remonte le rideau coulissant. Avec des mains tremblantes, elle ouvre rapidement un tiroir après l'autre. Elle tombe enfin sur une vieille pochette marron sur laquelle est inscrit, à la plume, « Médical ». Comme par enchantement, une feuille en tombe, et l'impensable lui saute aux yeux. Ses deux parents sont de groupe sanguin A, rhésus négatif. L'évidence ne tarde pas à l'atteindre car elle connaît parfaitement son propre groupe sanguin : B, rhésus positif. Un gouffre s'ouvre en elle. Sa vie est bâtie sur un mensonge. Qui et où sont ses véritables parents ?

Tu atteins le hameau au bout d'une heure. Avec de bonnes chaussures, quinze minutes auraient probablement suffi, mais pieds nus et la boule au ventre, chaque mètre t'avait coûté une énergie folle. Sous un immense tilleul, assise à une énorme table confectionnée sommairement avec de longues planches de bois à l'état brut, une vieille femme aux longs cheveux gris te dévisage tout en mangeant une bouillie d'avoine dans un bol en argile cuite. À ta question sur la maison de l'homme que tu cherches, elle s'exclame, la voix éraillée :

– Ah ma jeunette, il est parti ce matin, par le train allant à Béziers.

Voyant ta mine déconfitte, l'état de tes pieds, elle ajoute, ses yeux brillants de compassion et malice :

– Il est parti pour de bon. Il ne parlait pas beaucoup, préférait vivre à l'écart, là-haut, dans les combes, avec ses chèvres. J'ai cru comprendre qu'il voulait régler définitivement quelque chose ; quelque chose de sa vie, de ce qu'il avait fait, ou peut-être même commis. Un Espagnol, qui n'a jamais réussi à parler correctement le français. Mais ici, ça n'a aucune importance, ni sa langue, ni son passé. Il nous a laissé ses chèvres. Veux-tu les voir ?

Gare des Cabrils, plus tôt dans la journée. La porte du compartiment s'ouvre de nouveau. Un mouvement court et énergique. Des chaussures noires, fraîchement cirées, mais aussi couvertes de terre rouge s'approchent d'un pas chancelant. La banquette grince et s'enfoncé. On s'assoit. Une voix grave échange quelques mots avec le couple de paysans :

- La pluie se fait attendre dans le coin.
- C'est vrai, la plupart des sources ont tari.
- Si cela continue encore un mois, on n'aura plus rien pour nourrir nos bêtes l'hiver.

Un homme donc, à la voix cassée, la langue lourde de plusieurs bouteilles allégées de leur breuvage rouge fait maison. L'homme ne tient pas en place. Il met longtemps à se caler sur la banquette, se relève pour enlever sa veste – je m'imagine – se rassoit, tire le rideau, reprend sa sacoche posée sur le sol. Son remue-ménage cesse. J'entends le griffonnement d'un stylo sur une feuille, accompagné du marmonnement hésitant de l'homme. Malgré le cahotement rythmé mais assourdissant du train, je parviens à distinguer des bribes qui m'intriguent : Monsieur le Juge... ci-joint la liste... seul Dieu pourra me pardonner... vive l'Espagne.

Des lunettes tombent à côté de moi, sous la banquette. Une main part à leur recherche, en tâtant à droite et à gauche. Elle m'effleure dans un premier temps, puis s'arrête, revient, m'inspecte avec des doigts fébriles mais connaisseurs. Je suis certain que l'homme vient de réaliser qu'un pistolet se trouve à sa portée sous la banquette. Il hésite visiblement, mais pas longtemps. D'une main ferme il me saisit et me fait disparaître dans sa sacoche.

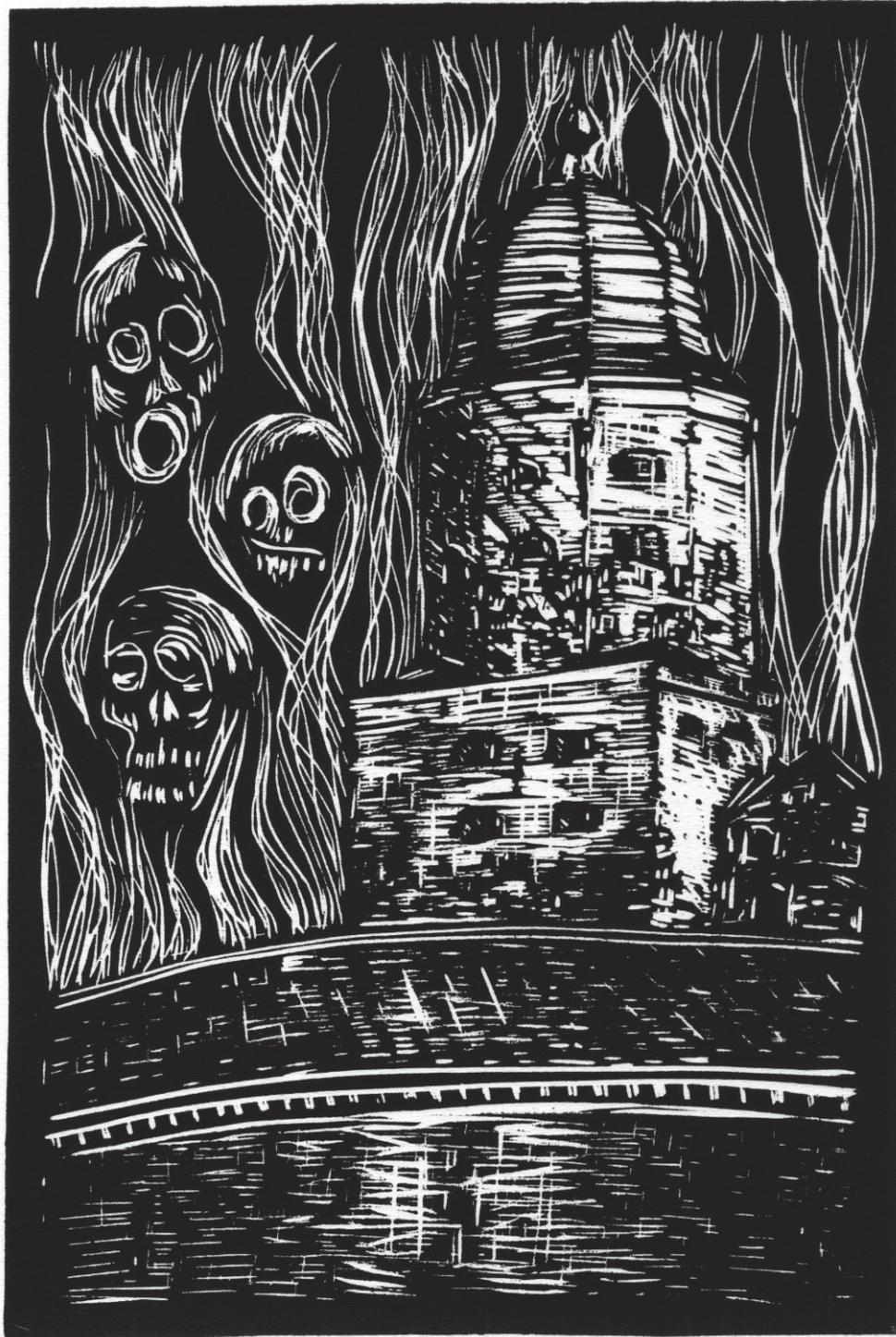
Barcelone. Tu t'assieds à une table en terrasse du café d'en face de la maison de ton frère. Tu n'as pas encore le courage de le rencontrer – cela fait déjà trente ans que tu as coupé les ponts avec ta famille – mais le soleil de septembre te fait du bien. Des images des quatre mois passés dans les combes au-dessus de La Borie te reviennent : le broutement paisible des chèvres, le tintement de leurs clochettes, le chant des criquets, la quiétude d'un lieu qui t'a permis de tirer un trait sur ton passé, en arpentant les chemins de l'homme qui avait probablement tout manigancé, en parlant comme lui aux chèvres, qui l'avaient sans doute aussi écouté sans broncher, en dormant dans le lit du même homme que tu avais failli tuer.

Tu commandes un café et demandes le journal. Là-bas, tu as réalisé qu'il ne te restait peut-être plus que vingt ans à vivre, qu'il était temps de te consacrer au présent. Ce présent où il est bien trop tard pour te réconcilier avec tes faux parents, trop tard aussi pour connaître les vrais. Tu sais que tu sentiras toujours ce vide en toi, mais quelque chose d'indéfinissable et nouveau te reconforte. Le sentiment, peut-être, de pouvoir construire ta vie à partir de ce que tu es, et non pas à partir de ce qui te manque ?

Tu jettes un oeil distrait au journal, pendant que tu touilles ton café. Un gros titre te fige :

« Nouvelle révélation dans l'affaire des enfants volés du franquisme ! Le célèbre juge d'instruction Baltasar Garzon vient de confirmer avoir reçu un dossier complet d'un des responsables de ce commerce où figurerait une longue liste de noms d'enfants... »

Tu inspires profondément, reposes le journal sur la table, vérifies rapidement ton rouge à lèvres avant de te lever et traverser la rue. Le moment de revoir ton frère est enfin arrivé.



Le Traître du « Haut-Château »

Une anticipation.

Aux ancêtres.

Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement, non seulement comme en ma présence, mais bien plus encore maintenant que je suis absent.

Épître aux Philippiens

L'Occupation russe s'éternisait. La sédition en ville était folie, tant la délation était exaltée : un papier passé sous le bon ou le mauvais manteau pouvait vous assurer un destin particulièrement heureux ou particulièrement cruel. En somme, après des décennies d'assoupissement électoral, nous étions revenus aux temps où la politique est une houle, mais où il n'est plus temps d'en causer. L'Histoire nous avait mis d'accord sur ce point : personne, ici, n'avait rien soupçonné des rancœurs qui s'amoncelaient du côté de l'Oural contre la vieille Europe, et maintenant, sous la chape de plomb orthodoxe, la société s'était ouverte en deux partis, entre lesquels il ne semblait pas exister de moyen terme : ceux qui y trouvaient leur compte, et ceux qui ne l'y trouvaient pas. Curieusement, les seconds étaient peut-être minoritaires, mais ils ne voulaient pas désespérer : d'autres peuples se soulèveraient dans l'Europe asservie. En attendant, les membres de la si désunie Union n'avaient jamais été si unanimes, et il ne faisait aucun doute qu'une fois levée la suprématie du Kremlin, ils consacraient la même mesquine ferveur qu'auparavant à leurs querelles intestines.

C'est dans ces circonstances que deux jeunes hommes, en dépit de tout peu décidés à plier sous le joug slave, ont rallié l'une des poches de résistance qui s'organisaient, disparates, sur le territoire. Le premier était moi-même ; le second était Oscar Yoth. Nous avons fait nos humanités dans les ruines de la Sorbonne Nouvelle. Notre peu de convictions esthétiques, éthiques et politiques, un intérêt commun pour Kierkegaard nous avaient rapprochés, et nous ne nous étions plus quittés.

L'automne, après trois jours de périple où nous avons traversé, le plus à couvert possible et nuitamment pour nous soustraire à l'œil des drones et des satellites, de muettes banlieues et de maussades campagnes, nous avons atteint, criant soif et famine, les premiers reliefs, et les premiers hameaux aussi où l'autorité russe ne semblait pas avoir encore pénétré. Il nous a fallu un jour encore pour trouver, au bout d'une effroyable étendue de maquis, et desservis par des cartes à trop petite échelle, l'éminence où se juchait le monceau anonyme de pierres en ruines qui nous tenait lieu de point de chute.

L'accueil a été assez froid, et cent yeux noirs de soupçons nous ont scrutés, cent questions farouches nous ont sondés avant que nous puissions pénétrer dans l'enceinte de ce que les rebelles, entassés ici, appelaient, par une référence dont les tenants et les aboutissants m'échappaient, le « Haut-Château » : ni plus ni moins qu'une sorte de bunker tentaculaire, tout suintant et rapiécé de béton grossier, ménagé dans les soubassements d'une forteresse médiévale effondrée.

Les premières semaines ont été plus animées que la solitude de ces reliefs ne le laissait espérer : si la vie en communauté n'était ni exactement festive, ni franchement valorisée par Alice et Abraham, le couple princier qui régnait sur le « Haut-Château », c'est qu'il y avait fort à faire. La poche de résistance rayonnait sur tous

les villages alentours, d'où lui montaient régulièrement de nouvelles recrues qui lui servaient d'avant-postes et de viviers ; de louches histoires s'y multipliaient, dont on n'avait, de la part des équipes qui en revenaient chargées de butin, que de vagues échos, dont la crédibilité était loin d'être assurée. À la vérité, ce qui nous était présenté comme des actions modestes ou dépourvues d'héroïsme se nimbait pour beaucoup de l'aura que l'on prête à la rapine et au meurtre. Oscar, un jour, en a touché deux mots à Abraham, qui a répondu : « Et quand cela serait ? *La Bible* même, pour quelques élus, justifie le vol. Lis Marc, trois, vingt-trois à vingt-huit. »

Oscar, dans ce grouillement de fourmilière ambiguë, m'était un appui : sa conversation mesurée, l'humour des énigmes et des syllogismes dont il m'abreuvait, m'aidaient à tolérer, en vertu de la *cause* au service de laquelle nous étions tous ici, toutes sortes d'individus que je n'étais pas loin de mépriser, voire de haïr. Notre qualité d'*intellectuels* – c'était un bien grand mot – nous avait valu d'être affectés à la fabrique de faux papiers, et nous coulions dans notre petite manufacture des jours assez tranquilles, quelque peu mâtinés d'ennui.

En somme, nous vivions plus humblement. Il avait fallu se débarrasser de toute technologie trop avancée, pour littéralement *disparaître des radars* : l'essentiel de l'ingénierie dont nous disposions ici datait de l'ère du pétrole, et ne visait qu'à nous permettre de lutter face aux caprices d'un ciel devenu, au cours du demi-siècle précédent, proprement dément. Nous avons choisi la vie des parias, et finalement les tergiversations climatiques, les révolutions politiques nous avaient renvoyés presque nus dans les cavernes, avaient restitué nos existences à une simplicité biblique.

Notre première saison froide au « Haut-Château » a été frappée au sceau de nouveaux records de températures, qui mettaient les organismes à plus rude épreuve qu'il n'est soutenable : un jour, le blizzard précipitait le mercure à vingt degrés au-dessous de zéro ; le lendemain, il remontait à quinze au-dessus. La glace qui s'était formée un jour pouvait fondre dans l'heure, et l'hiver sordide avoir fait place à quelque printemps frelaté, dont le souvenir était bientôt effacé par une nouvelle avalanche. Les villages dont dépendait le « Haut-Château » ont eu à en souffrir atrocement, et il a fallu subir des restrictions, hasarder des expéditions plus lointaines, et partant plus aventureuses.

De nouveaux volontaires ont été requis pour les missions : on a voulu que les « planqués », dont Oscar et moi étions évidemment, missent aussi la main à la pâte. Abraham a choisi « Abel » – depuis quelques temps, en vertu de notre union quasi fraternelle, il se plaisait à nous appeler « Abel et Caïn » –, qui était mieux bâti que moi, et il m'est incombé de « faire tourner » seul la « paperasserie ». Après trois jours sans nouvelles, un homme seul est rentré, qui n'était pas Oscar. Il y avait eu un guet-apens : les Russes avaient fusillé tout le monde, et un village entier avait été rayé de la carte. Une trahison seule, émanée d'un bourg voisin, pouvait avoir expliqué ce désastre.

Une catastrophe de cette ampleur, qui rendait plus périlleuse la vie sur notre Golgotha, exigeait une résolution, qui a été promptement adoptée, et *démocratiquement*, si ce mot pouvait encore avoir quelque sens : il fallait engager plus terriblement les impétrants, en les poussant à un crime qui les souillerait définitivement aux yeux de l'Occupant, et les lierait indissolublement à la Résistance. On a lancé une expédition punitive, où des factionnaires géorgiens ont été égorgés sur la place publique. On a ramené des « traîtres » des villages, et l'on a demandé aux plus récentes recrues de les assassiner sans ménagement, sous l'œil d'une caméra – et davantage pour l'instruction des résidents du « Haut-Château » que pour celle du Haut-Commandement russe.

La suite est un crescendo d'exactions : razzias, expéditions punitives, exécutions sommaires, et je crois même pouvoir dire sévices, viols, tortures. Il m'est venu à l'esprit qu'agissant ainsi nous travaillions peut-être plus dans l'intérêt de l'Occupant que dans celui de l'Occupé, mais je n'ai pas fait de scandale. La *cause*, n'est-ce pas ? Malgré tout, je me refusais à tremper les mains dans ce sang. Autant que possible, j'ai différé le jour de mon irrémédiable entrée dans ce panthéon de *ladies Macbeth* en barbe et en *rangers*.

Un jour pourtant, il n'est plus resté que moi qui ne puisse prétendre à la dignité, devenue si recherchée, de *bourreau*. Cet angélisme a peut-être fait ma perte : je n'étais plus *en odeur de sainteté*, et très vite on ne s'en est plus caché. Abraham seul me montrait un semblant de sympathie, m'appelait le « mauvais apôtre » en me frappant dans le dos. Cette affection ne devait pas être très solide, car bientôt, je me suis retrouvé au pied du mur.

Pour mon baptême du feu, on m'a chargé de l'exécution d'un « Judas » de choix. On avait traqué cette « ordure » dans toute la région, et finalement on avait « levé le serpent » chez une jeune femme, qu'on accusait de profiter de largesses russes. C'est Alice qui m'a chargé de la besogne : si jusqu'ici je n'avais guère eu affaire qu'à Abraham, je m'étais toujours demandé dans quel trou plus infâme j'aurais peut-être, quelque jour, à la suivre... Un syllogisme au sujet de son odieux caractère, qu'avait malicieusement formulé Oscar pour m'apaiser d'une brimade iniquement administrée, m'est revenu : « Alice est un dragon ; or les dragons n'existent pas ; donc Alice n'existe pas. » Cette plaisante rhétorique, en dernier lieu, ne pouvait plus guère m'arracher qu'un sourire : je n'avais pas fini d'arpenter, en la bien réelle compagnie d'Alice, un pays où l'on ne s'émerveillait plus que d'horreurs...

En ce moment fatal, je me suis souvenu d'une histoire, semblable à celle qui s'écrivait pour moi, dans la bouche de mes aïeux – et qui sait si elle n'avait pas été une motivation inconsciente à mon engagement dans cette inglorieuse croisade ? Certain ancêtre, lors de la précédente guerre mondiale, avait eu précisément à faire ce que l'on attendait maintenant de moi. J'ajoute, pour l'anecdote, qu'entré en résistance pour abattre du nazillon par centaines, il n'avait finalement jamais assassiné qu'un seul homme : son semblable, son frère.

Comme lui peut-être, on m'a fait boire un verre de cette ignoble vodka d'Ukraine qui nous tenait lieu de boisson – et pour ma part, si j'ose dire, de *viatique*. J'en ai avalé deux de plus, coup sur coup. On m'a fait descendre dans les caves. L'homme était à genoux, au milieu de la geôle suintante, et grelottait. Son haleine angoissée enflait par saccades le sac noir qu'il avait sur la tête. Quelque part, excessivement régulier, l'écho d'un goutte-à-goutte me parvenait. On a arraché le sac. Il a fallu quelques instants avant que mon cerveau veuille bien reconnaître, sordidement étranger sous des caillots de sang noir, un visage qui pourtant m'était si familier.

C'était Oscar.

Je me suis senti reculer d'un pas. Abraham, liturgique, s'est planté devant moi – son regard, à ce moment-là, m'a frappé par son absolu néant de sollicitude – et m'a lancé : « Aie foi. Donne-toi pour ce que tu es. Tiens-le pour ce qu'il est ». La formule m'a paru trop solennelle, ou trop fervente. J'ai regardé Oscar sans savoir si c'était lui ou moi qu'on démembrait dans cette Passion sinistre. On a apporté l'arme. J'ai cru que j'allais devoir demander à ce qu'on m'attelle le bras, tant il était secoué de tremblements. Mais c'était à moi seul, à frapper ce premier coup aux portes de la Damnation.



Cuisine ou tricot ?

Marie-Louise leva les yeux et pencha la tête en arrière pour mesurer toute la hauteur du hall d'entrée. Sa valise posée à ses pieds, son manteau de laine encore autour d'elle. Ses yeux fouillaient ce qu'on apercevait de l'étage et tentaient de repérer une présence. Son regard glissa le long de la rampe d'escalier jusqu'au rez-de-chaussée comme un enfant dévale un toboggan. C'était donc là qu'elle allait vivre maintenant.

Le vide de l'entrée lui renvoya l'écho des gargouillis de son ventre. Une longue plainte aiguë. Un dernier appel au secours. Elle avait la sensation que son estomac avait commencé à se consommer lui-même. C'était comme si son ventre rentrait un peu plus loin dans sa chair. Elle craignait que tout son corps suive et se laisse lentement glisser vers ce trou béant qui allait l'engloutir tout entière. Depuis combien de temps n'avait-elle rien avalé ? A part sa propre salive et un peu de neige ?

Des picotements parcoururent sa peau. Son manteau miteux laissait passer l'air qui filtrait par les trous le long de la porte d'entrée. Ses mollets n'étaient habillés de rien, pas même d'un trait de crayon pour faire croire à la présence de bas. Elle ne portait que la robe dans laquelle elle s'était rendue à l'hôpital et un manteau qui ne la protégeait du froid qu'en pensée.

Elle avait traversé des tempêtes de réflexions contradictoires et des tourbillons de neige avant d'arriver ici. Elle était sûre de sa décision.

« On a faim ? »

Elle avait imaginé la logeuse les deux mains sur les hanches, une louche dans une main, un tablier sur sa robe austère. Il n'en était rien. La voix était bourrue, la femme trapue. La logeuse ressemblait à un logeur. Elle portait un pantalon dans lequel était rentrée une chemise d'homme. Elle avait des cheveux fous qui se tortillaient en tous sens malgré le fait qu'elle avait mis fin à leurs circonvolutions à quelques centimètres à peine de son crâne.

« Oui, un peu. »

Marie-Louise maniait l'art de l'euphémisme. Elle mourait littéralement de faim. Elle suivit l'aubergiste qui lui avait fait un signe de tête en direction d'une pièce attenante à l'entrée. Le froid qui la suivait lors de ses déplacements s'enfuit à la vue du feu qui crépitait dans la cheminée. Marie-Louise était tiraillée entre le besoin de manger et le désir de s'agenouiller auprès de l'âtre et de s'abîmer dans la contemplation des bûches qui éclataient sous l'effet de la chaleur. Un petit avant-goût de ce qui l'attendait après la mort. Elle resta immobile, hypnotisée par les flammes, sa valise toujours à la main, jusqu'à ce que le son d'une assiette qu'on pose sur une table la ramène à la salle à manger.

Le plateau en bois brut portait une assiette, une fourchette en argent terni et un verre opaque. La logeuse plaqua sur l'auge une cuillerée de ragoût dans un bruit de suction. Marie-Louise posa sa valise devant la cheminée et prit place à table. Elle n'eut pas un regard pour l'hôte qui lui avait servi à manger, ni même pour la fourchette. Elle commença à plonger sa main en coupe dans le ragoût et à le porter ainsi à sa bouche. Elle avala la nourriture comme un animal et arrosa la viande à grandes rasades de vin. La logeuse l'observa faire sans sourciller mais se fendit d'un conseil :

« Si cela fait longtemps que vous n'avez pas pris un repas, vous devriez manger peu et doucement sinon vous allez vous rendre malade. »

La femme assise à table leva enfin les yeux sur son interlocutrice. Dans son regard, l'incompréhension et l'hébétéude s'effacèrent et laissèrent place à la panique que ressent la proie prise au piège.

La logeuse ne revit pas la jeune femme pendant les trois jours suivants. Celle-ci devait dormir tout son soûl. Elle lui laissait un plateau devant la porte avec un bouillon et un peu de pain et le remplaçait quand son contenu avait disparu.

Lorsque Marie-Louise redescendit à la salle à manger, elle s'assit dans une grimace et prit la fourchette dans sa main droite. Ses gestes étaient plus mesurés. Son attitude plus réservée.

« Je tenais à m'excuser pour la façon dont je me suis comportée en arrivant. Vous avez dû me prendre pour une folle. »

La logeuse prit le temps de lui servir son assiette avant de répondre :

« Nous ne jugeons personne ici. »

La frêle jeune femme lui adressa un sourire triste.

« Nous accueillons toutes les femmes qui passent la porte, à partir du moment où elles respectent nos règles. »

Elle ne décela aucune réaction.

« Nous venons toutes d'horizons très différents et avons toutes notre histoire. »

Elle laissa sa dernière phrase en suspens.

Il était encore trop tôt. Elle n'insista pas.

Plusieurs jours passèrent encore, ponctués d'échanges lapidaires, avant que la jeune femme ressente le besoin de se confier.

« Je me souviens très bien du jour où il m'a annoncé qu'il se sentait prêt à avoir des enfants. »

Elle fixait un point inexistant. Ses yeux ne regardaient rien mais revoyaient tout.

« Nous venions de prendre notre repas. Nous n'avions pas dit un mot. Nous n'avions jamais eu beaucoup à partager mais, ce jour-là, il m'a annoncé qu'il avait quelque chose à me dire. A propos d'enfants. »

Elle fit une pause dans son récit.

« J'ai cru qu'il allait me confirmer qu'il n'en voulait pas. Je m'étais fait une raison. Nous nous étions mariés jeunes. Il ne m'avait jamais touchée. C'était en fait tout le contraire : il me dit qu'il se sentait prêt à en avoir. Il y avait longuement réfléchi, suffisamment pour ne pas revenir sur sa décision. J'étais aux anges. J'avais toujours voulu être mère. Je pensais que ça ne m'arriverait jamais. Et voilà qu'il me faisait le plus beau des cadeaux.

J'en ai pleuré de joie. Je me suis levée et je l'ai embrassé.

– Il ne vous avait jamais touchée ?

– Jamais. Je pensais qu'il s'était marié avec moi pour les apparences, qu'il aimait les hommes. Je m'étais trompée. Il ne faisait simplement pas partie de ces hommes qui aiment le sexe. Cela ne l'avait jamais attiré. Nous nous sommes donc retrouvés comme un vieux couple et comme deux puceaux à la fois. Nos premiers rapports furent difficiles. Je perdais à nouveau espoir. Nous ne maîtrisions pas la mécanique des corps nécessaire à la procréation. Je pensai que c'était mon destin d'être une femme sans enfant. Peut-être ne méritais-je pas d'en avoir.

Les années passèrent et nos balbutiements d'amour ne donnant rien, nous perdîmes espoir en notre capacité à devenir parents. Petit à petit, je changeais d'avis et me dis que je ne devais pas en avoir. »

Elle avait à nouveau ressenti le vide dans son ventre plat. Le creux d'amour qui n'accueillait rien. Pas un seul bébé pour s'accrocher à ses entrailles et s'y développer.

« Et puis, un jour, je me suis rendue compte que j'étais enceinte. Je me sentais fiévreuse et nauséuse depuis plusieurs jours. Je comptais et mes derniers saignements remontaient à trop longtemps. C'était comme un miracle. Un miracle auquel on ne croyait pas... »

Son mari était fou de joie. Il l'avait regardée avec un amour et une admiration qu'elle n'avait jamais vus dans ses prunelles. Ses yeux étaient humides, tout comme son sourire. Il l'avait embrassée et portée dans ses bras pour célébrer la nouvelle, avant de la reposer avec une infinie douceur, choqué par ce qu'il venait de faire, comme si ce simple geste avait pu endommager son précieux trésor.

Sa grossesse avait été parfaite. Son mari avait été aux petits soins du début à la fin mais elle n'avait finalement eu besoin de rien. Elle irradiait de bonheur. Ce que son corps lui avait refusé des années durant, voilà qu'il lui offrait sur un plateau d'argent ! Son ventre s'était arrondi, ses seins avaient grossi, son dos s'était cambré et elle avait accueilli tous ces changements avec émerveillement. Elle évoluait dans la joie et la légèreté malgré son poids grandissant.

« La grossesse s'est très bien passée. »

La logeuse attendait, patiemment.

« Et votre accouchement ? »

Sans lever les yeux de la table, sa pensionnaire lui répondit :

« Un véritable enfer. »

Elle avait commencé à ne pas se sentir bien alors qu'une minute auparavant, tout allait pour le mieux. Son mari, inquiet, avait fait venir une ambulance. Ils étaient allés à l'hôpital de la ville voisine. Là-bas, après une auscultation rapide, elle fut prise de douleurs très vives. Il était trop tôt pour accoucher. Il manquait plusieurs mois.

« C'était comme si mon corps était notre monde au moment de l'Apocalypse. Des chevaliers m'assaillaient par vagues, le fer de leurs lances pointé dans chaque parcelle de mon être. Les trompettes sonnaient dans mes oreilles et annonçaient ma fin. Chacun de mes membres tremblait, j'étais secouée de l'intérieur et j'avais l'impression que les feux qui consumaient mes entrailles allaient me dévorer toute entière. J'aurais voulu mourir. Plusieurs fois mourir plutôt que vivre ça. On m'a sommée d'arrêter de hurler mais j'en étais incapable. Je n'étais plus moi-même. J'entendais sans pouvoir agir. Je voyais sans pouvoir changer mon comportement. Je m'étais perdue dans la douleur. Tous mes fluides s'écoulaient au même endroit, là où le bébé devait sortir, et c'en fut trop. Mon corps s'est déchiré sous ce déferlement. »

La logeuse grimaça. Elle ne voyait que trop bien ce que voulait dire cette femme devant elle.

« Plutôt mourir que revivre ça », souffla celle-ci, les yeux toujours rivés à la table.

Marie-Louise, une fois dans sa chambre, ouvrit sa valise. Elle en sortit un petit carnet aux pages jaunies et une plume, ainsi qu'un encrier.

Je ne comprends pas pourquoi je suis encore en vie.

Chaque jour, je souffre le martyr. Je me retiens d'uriner le plus longtemps possible car je suis alors attaquée par des lames de rasoir. Aller à la selle me paraît une épreuve insurmontable parce que j'ai l'impression que mon corps va à nouveau s'ouvrir en deux. Je ne suis bien dans aucune position, ni debout, ni assise, ni allongée. Tout ce qui sollicite mon bassin m'est douloureux.

Je prie le bon Dieu qu'il me laisse mourir. Ce n'est pas une vie. Ni pour moi, ni pour eux.

Elle replaça le petit carnet dans la valise qu'elle referma soigneusement. Elle mit la clé dans la poche de sa robe et glissa son bagage sous le lit.

La logeuse la vit arriver du coin de l'œil. Une silhouette frêle qui occupait la plus petite portion possible d'espace dans la pièce. Des contours nets, anguleux, floutés par une robe trop large. Une mâchoire volontaire effacée derrière une bouche qui trahissait un désespoir profond. Un regard las. Éteint.

« Puis-je vous aider ? »

La logeuse fit un mouvement du menton vers un tablier pendu à une patère. La jeune femme s'en saisit, le fit passer par-dessus sa tête et noua les liens dans son dos.

Des légumes étaient disposés sur la table. Elle les prit et les fit tremper dans la bassine d'eau placée dans l'évier. Elle les frotta vigoureusement avec la brosse pour enlever la terre et les grains de sable. Cette femme avait encore de la force en elle, nota la logeuse. Elle les posa ensuite sur la table et commença à les éplucher. L'aubergiste se fendit d'une question :

« Vous aimez cuisiner ? »

La jeune femme prit un temps de réflexion.

« On ne m'a jamais demandé si j'aimais ça et je ne me suis moi-même jamais posé la question. Je ne crois pas, non. Je le fais parce que c'est nécessaire. Il faut bien se nourrir, j'imagine... »

– Vous ne serez pas obligée de cuisiner si vous n'aimez pas ça. Nous avons surtout besoin de femmes qui savent manier les aiguilles à tricoter. »

Son regard se fit fuyant. La logeuse n'insista pas, c'était encore trop tôt.

Une nouvelle pensionnaire arriva peu de temps après. Une femme plus âgée, plus grande et plus grosse, mais en aussi piteux état que Marie-Louise à son arrivée, aussi fatiguée et affamée. Marie-Louise lui servit un ragoût à son tour et lui indiqua sa chambre. Le soir, elle l'entendit pleurer à travers le mur fin. Elle, elle n'avait pas pleuré depuis son arrivée, comme si son corps savait qu'il ne servait à rien de lui donner des larmes puisqu'elle allait s'en débarrasser.

Le lendemain matin, elle trouva la nouvelle arrivée près de la cheminée. Elle s'assit à côté d'elle, sur une chaise tirée depuis la cuisine.

« J'ai abandonné mon bébé et mon mari. »

La logeuse tendit l'oreille. La femme arrivée la veille ne broncha pas pendant que Marie-Louise continuait :

« Je pensais que le jour de mon accouchement serait le plus beau jour de ma vie. Celui où j'allais enfin devenir mère. Me réaliser en tant que femme. Accomplir ma destinée. »

Elle marqua une pause.

« Ce ne fut que souffrance. Je me suis retrouvée seule en moi-même, avec mon corps qui me donnait l'impression de se déchirer en deux aussi facilement que l'aurait fait une feuille de papier. »

La logeuse scrutait le dos des deux femmes qui elles-mêmes plongeaient leurs yeux dans les flammes.

« On m'a arraché le bébé. Littéralement. On l'a tiré très fort entre mes jambes jusqu'à ce qu'il me transperce. Ce bruit... il me hante. Cette douleur... elle m'habite. Et là, quand j'ai cru que mon calvaire était enfin terminé, on m'a annoncé qu'il y en avait un deuxième... »

Elle se souvient des cris, des larmes, de l'angoisse tenace, de l'épuisement. Elle les implorait de la laisser tranquille, de la laisser seule. Elle ne voulait plus. Ne pouvait plus. Des sanglots torrentiels se sont mêlés à son sang.

« Ressaisissez-vous, bon Dieu ! On n'en a pas fini, il faut pousser ! Voilà ce qu'on m'a dit. J'ai essayé ; je n'y arrivais plus. On est alors monté sur mon ventre pour finir le travail. Tout ça pour faire descendre un mort-né. »

C'était elle qui racontait l'histoire et c'était la grosse femme qui pleurait. La logeuse devinait les yeux plissés très fort pour retenir le chagrin, le menton tremblant, les narines frémissantes, et l'échec de la retenue ; les digues qui se brisaient, les larmes qui roulaient sur les joues dans un long gémissement. Éternelle lamentation.

La jeune Marie-Louise posa une main sur l'épaule de la dernière pensionnaire. Elle ne pouvait rien faire de plus que d'attendre que cette nouvelle arrivée sorte à son tour de son enfer personnel. Son cauchemar cesserait un jour de la tourmenter, de l'empêcher de dormir, de troubler son sommeil, de parasiter ses pensées, d'interférer dans ses actions. En attendant, elle était livrée à elle-même, donnée en pâture au monstre du souvenir.

Le soir tombé, la logeuse trouva Marie-Louise près de la cheminée, sa valise ouverte à ses pieds. Elle ne contenait que des papiers. Aucun vêtement, aucun accessoire de toilette.

« Alors, vous avez perdu un bébé ? »

La logeuse attendit un peu.

« Les deux. Dieu m'en a pris un avant que je fasse sa connaissance et le Diable m'a fait ignorer l'autre. »
La logeuse hocha la tête, sans un mot.

« Je n'ai pas réussi à lui pardonner. Je l'ai détesté avant même qu'il vienne au monde. Il m'a semblé qu'il était beau pourtant. Je pensais que le voir me ferait tout oublier. Mais je n'ai pu me résoudre à le regarder. Je voyais tant d'amour dans les yeux de mon mari pour cet enfant... et moi je ne ressentais plus rien. J'étais vidée. »

Elle marqua une longue pause.

« J'ai préféré partir. Je sais qu'il fera un bon père. Il n'aura pas besoin de moi. »

Elle avait disparu. Elle avait pris seulement la robe dans laquelle elle était arrivée, avait posé les vêtements d'enfant sur le lit et était partie, son bagage vide mais le cœur gros.

La logeuse jeta un œil à la valise, maintenant qu'elle était plus près. Il y avait plusieurs carnets, quelques feuilles volantes couvertes d'une écriture fine mais torturée, et des papiers d'identité. Elle ne fit pas un geste pour retenir la jeune femme de jeter les documents un à un dans le feu.

Elle attendit qu'ils se consumassent. Feuilles suppliciées, dévorées par les flammes, se débattant et se tordant en tous sens avant d'abdiquer et de se laisser caresser par le feu, recroquevillées et noircies. Certaines trouvaient une mort plus rapide sous un coup de tison qui les perçait au cœur. Les crépitements dans l'âtre se faisaient l'écho de mille plaintes perdues dans de longs sifflements.

Dans l'iris de la jeune femme dansaient les feux follets des fantômes de son présent. Elle se brûlait les yeux pour ne pas pleurer les esprits vivants qui la hantaient.

« Vous êtes prête à vous mettre au travail ? »

La jeune femme cligna des yeux en un assentiment silencieux. Elle savait qu'il était temps pour elle de gagner sa vie pour payer le loyer.

Puisque les portes du Paradis lui seraient à jamais fermées, alors elle se ferait faiseuse d'anges.



Jumeau(x)

Le printemps encore, comme une promesse en souffrance, hésite à repousser les dernières rudesses de l'hiver. Le matin est bien entamé et le soleil de la fin mars déchire un lourd cocon de brume, réveillant la verdure retrouvée du grand pré qui dévale, en pente douce, jusqu'au ruisseau.

Le vieux Georges est assis sur une chaise basse, au seuil de sa maison, les deux mains posées sur la canne sans laquelle il ne peut plus guère se déplacer. Il regarde, amusé et attendri, la petite Julia, quatre ans bientôt, jouer avec deux chatons gris et blancs. A deux pas, la mère chatte veille, elle aussi, mais les gestes de l'enfant sont d'une infinie douceur et elle peut dormir tranquille. La petite gazouille en une mélodie flûtée, ponctuée de « minou, minou » haut perchés et d'éclats de rire.

Georges a vu venir l'homme de loin, car si ses jambes l'ont trahi et si ses doigts endoloris peinent désormais à effectuer les gestes du quotidien, sa vue est restée étonnamment bonne.

On n'aime guère le voir venir, l'homme, pas plus lui que les gendarmes ou le maire, tous ces oiseaux de mauvais augure qui quatre ans durant ont porté leur parole de désolation dans presque chaque maison de la commune. Quand on en voyait un cheminer au loin dans une coursière, on se demandait avec angoisse où allaient le conduire ses pas, soulagé de le voir emprunter une autre route que la sienne. C'était toujours le même scénario et la même musique : un long cri de femme, épouse ou mère, finissait par déchirer le silence.

« Tiens, le Gust lui aussi a dû y rester... ».

On hochait la tête, un « Je vous salue » marmonné entre les dents pour les encore pieux, une tristesse avant une colère, sans cesse renouvelée mais toujours contenue, pour les autres. La guerre qu'on disait grande avait fini par coucher cent trente-neuf bonshommes par le pays, de tout jeunes bleuets bien sûr, mais aussi d'ardents coquelicots dans la force de l'âge, pères et maris solides... Suivaient la plupart du temps, citations, médailles, honneurs du gouvernement. Mais les papiers et les breloques ne ramenaient pas les hommes, les hameaux alentours s'étaient vidés et tout un pan de la vie d'avant avait été anéanti.

Georges n'avait pas été épargné, deux fois qui plus est, et dès le début 1915, et voilà qu'aujourd'hui encore le facteur venait pour lui, avec une missive estampillée « Ministère de la Guerre »

– Bonjour Georges, comment vas-tu ? Tiens, j'ai une lettre...

Avisant le tampon, le vieil homme s'emporta :

– Fous-moi la paix avec ta lettre, ils m'ont tout pris, qu'est-ce qu'ils me veulent encore?

Il ouvrit néanmoins l'épaisse enveloppe, déplia la missive, la parcourut avant de la déchirer avec rage, deux fois, trois fois, cinq fois, aussi menu qu'il put puis il envoya le tout dans la lumière du matin, grommelant :

– Bon Dieu ! Bande de menteurs, saloperies !

Le facteur réajusta sa sacoche et partit sans un mot avec un petit geste de la main. Julia, interloquée par la colère soudaine de son aïeul, interrompit son babillage et ramassa précautionneusement chaque morceau de papier. Elle mit le tout dans la poche de son sarrau, se leva et gambilla péniblement jusqu'au vieillard. Le mollet de sa jambe droite était d'une maladive finesse et elle ne pouvait mettre à plat son petit pied tourné à l'intérieur. Elle posa ses deux mains et sa tête sur la cuisse du vieil homme.

– Pourquoi t’es fâché, mon Pépé ?

Georges ne put rien répondre ; il se contenta de passer la main dans la chevelure flamboyante de la petite, en ravalant ses larmes.

Georges s’était marié sur le tard, comme on dit, à plus de quarante ans.

D’abord, parce qu’il avait passé toute sa vie à travailler et qu’il voulait « avoir de quoi » avant de s’établir avec femme et enfants.

Septième d’une famille de onze, on l’avait placé très tôt chez les autres, ses parents ne pouvant nourrir correctement cette trop grande famille. Comme son père et ses frères, il s’embauchait pour des saisons loin du pays, en dehors de la période des travaux des champs. Il fut scieur de long des années durant. Besogneux, économe, il finit par épargner assez pour acheter une maison en ruine et un petit lopin de terre. Il retapa avec patience la vieille bâtisse durant le peu de temps libre qu’il lui restait après ses journées d’ouvrier agricole. D’année en année, le minuscule domaine prit forme. Il acheta trois chèvres, une vache et finit par s’installer définitivement à son compte.

Autre chose aussi, et ce n’était pas rien, Georges était roux, d’un roux franc, lumineux et cette rareté, il était le seul de sa famille mais aussi des hameaux environnants, était perçue comme une marque infamante, presque démoniaque. La modeste réussite du « diable roux » fit causer bien des jaloux et les filles étaient rétives à lui parler, encore plus à danser avec ce « goupil » d’autant qu’il n’était plus tout jeune.

Il s’en trouva pourtant une qui n’eut pas vraiment d’autre choix.

Anne-Marie allait sur ses trente ans. C’était une fine brunette dont personne n’avait voulu ; sa jumelle Marianne avait un pied bot. Les jeunes femmes portaient à elles deux la tare que leur gémellité n’avait pas dupliquée. Anne-Marie aurait pu finir vieille fille mais Goupil le doux vit là sa seule chance de fonder un foyer. Longtemps réticente, elle finit par consentir à la seule condition que sa jumelle puisse s’installer chez eux. Ce qui ne manqua pas bien sûr de faire marcher encore plus toutes les langues acerbes du coin.

Le couple eut d’abord une petite Françoise, brune comme sa mère et heureusement solide sur ses deux jambes. La seconde grossesse fut particulièrement difficile. Très vite, Anne-Marie eut beaucoup de peine à se mouvoir et à lutter contre une fatigue grandissante. Le 20 juin, dès l’aube, les premières douleurs se firent sentir. Marianne s’enferma avec sa sœur pendant que Georges partit aux champs avec la petite. Quand il revint à midi, les choses n’étaient guère avancées et à la demande de Marianne dont il perçut l’extrême inquiétude, il partit chercher la Baptistine, mi sage-femme, mi-rebouteuse. Avant la tombée de la nuit, il la croisa qui rentrait chez elle.

« C’est fait... » murmura-t-elle, alors que Marianne sortait de la maison un gros ballot de linge dans les bras.

Il se hâta d’entrer et trouva Anne-Marie allongée, blême dans le lit propre entre, ô, surprise ! deux nouveaux-nés identiques, bouches et yeux cousus sous de fines boucles brunes. Elle eut le temps de lui sourire, de murmurer dans un soupir « deux garçons... » puis elle glissa paisiblement vers une rive inconnue lui laissant les deux petits naufragés. Une douleur sans fond déchira le cœur de Georges avant même qu’il n’ait eu le temps de lui dire combien il était heureux et fier de ce double cadeau ; cadeau devenu fardeau en moins d’une seconde.

Marianne, à son retour, resta interloquée puis laissant la petite Françoise au seuil de la porte, elle ferma lentement les yeux de sa sœur. Elle prit les deux petits et les coucha tête-bêche dans le berceau que Georges avait confectionné pour son aînée.

On baptisa les jumeaux le jour même de l’enterrement de leur mère car il y avait peu de chance, petits comme ils étaient, et surtout sans maman pour les nourrir, qu’ils vivent au-delà de quelques jours. On les nomma Jean-Jules et Jean-Julien.

Contre toute attente mais avec l’aide et le dévouement de Rosalie une cousine des deux sœurs, solide et récemment accouchée, les deux jumeaux survécurent. Rosalie ramena les deux petits quelques jours avant la Noël. La petite Françoise qui était restée muette depuis la mort de sa mère, retrouva la parole, peu de temps après leur arrivée : « Juju, mes frères... ».

La vie reprit un cours presque normal avec Marianne en mère de substitution, bancale, claudicante mais

infiniment douce et attentive. Les jours et les semaines se firent mois, saisons et le manège des ans vit pousser les trois petiots, inséparables sur le chemin qui les menait, d'octobre à mai, à l'école du hameau tout proche. Françoise, qui était fière et ferme, défendait âprement ses deux frères que la plupart des gosses appelait, de même que leurs parents, indifféremment *jumeaux*, quand ils s'adressaient aux deux enfants, jumeau quand il leur arrivait d'en interpeller un seul. Alors même que chacun marchait droit sous sa chevelure brune, on moquait la fratrie porteuse de deux tares et surtout les bessons qui « avaient, en plus, tué leur mère ».

– Hé, jumeau, c'est toi qu'es sorti le dernier pour finir le travail ?

– Jumeau ! T'es pas roux mais t'es pas beau !

Le maître intervenait, en vain hélas, et il prenait toujours grand soin à désigner chacun par son prénom. Physiquement tout à fait identiques, on ne pouvait pas cependant les confondre pour peu qu'on soit attentif ; et très vite, ni le maître ni Françoise n'eurent plus à s'interposer pour les protéger des outrages des autres gamins. Chacun des frères trouva en effet, à sa façon, la manière de faire taire les plus querelleurs et d'acquiescer par là même une identité propre. Jean-Jules, qui peinait à maîtriser ses colères, réduisait au silence, par la force de ses poings et de ses pieds la plupart des fâcheux. Sa rage était dévastatrice et plus personne ne se risquait à le chicaner car même de bien plus grands que lui étaient sortis piteux, cabossés de la bagarre. Jean-Julien, lui, développa un appétit de savoir sans limite. Il mémorisait avec une aisance incroyable l'enseignement du vieux maître et tout le contenu des ouvrages qu'il lui prêtait. Doué dans tous les domaines, c'était aussi un orateur brillant, ses quolibets pouvaient faire mouche aussi bien et même plus que les coups de son frère.

En dépit de ses qualités intellectuelles et malgré les conseils et l'insistance du maître, Julien fut d'accord avec son père pour ne pas tenter d'études plus avancées. Georges aurait consenti à la dépense mais il s'agissait surtout de ne pas rompre l'égalité entre les deux frères. On entreprit alors de constituer à chacun des deux un petit domaine ainsi qu'une dot pour Françoise.

La jeune fille, qui était très jolie, habile en tout et joyeuse, eut bien des soupirants. Un seul cependant obtint l'accord de sa famille pour mener l'idylle jusqu'au mariage et pour cause ! Il venait, lui, d'une lignée de « dingos ». Elle allait regretter par la suite de n'avoir pas supporté d'être célibataire.

Les deux frères restèrent à la ferme. Georges avait acheté une à une les minuscules parcelles de bois ou de lande autour de sa maison. Les jumeaux prévoyaient de bâtir une demeure commune pouvant abriter deux foyers. Leur bonne allure, leur force et leur jovialité faisaient oublier à plus d'une, lors des veillées d'hiver ou des bals de printemps, la double tare qui les marquait du sceau de la méfiance. Les vieux veillaient pourtant et comme tout se savait, les oublieuses étaient vite ramenées sur le droit chemin. Mais il s'en trouva une que la rousseur et le pied bot n'effrayèrent pas, troublée qu'elle était par le jeu de miroir que lui offraient les deux frères.

Mariette, à dix-sept ans à peine, haute, fine et blonde, brûlait d'amour pour les jumeaux qui n'étaient qu'un pour elle. Elle aimait la force et l'esbroufe tapageuse de Jules, les mots et la douceur de Julien. Ils étaient, ou plutôt, il était Jeanjean ; un amoureux symbiotique, parfait, qu'elle rencontrait avec extase dans la succession des deux frères à ses côtés, dans leurs bras, sur le lit des bords du ruisseau ou sur le tapis de mousse des forêts. Les jumeaux s'accommodaient de ce partage et aucun des jeunes gens n'interrogeait l'avenir de cet amour à trois.

Le grand Joseph, père de Mariette en fut bien sûr averti grâce à de fines allusions colportées par les langues bien intentionnées du pays. Il s'apprêtait à mettre fin à l'outrage en allant trouver le rouquin mais il n'eut pas à franchir sa porte : la nation avait appelé les deux frères à leur devoir de soldats. Ils partirent pour deux ans faire leur service à Grenoble dans les Chasseurs Alpains.

Ils découvrirent un peu du vaste du monde. Jean-Jules trouva à l'armée un parfait exutoire à ses excès. Il excellait dans les longues marches, le maniement des armes, fusils et bâtons. Il obtint même un premier prix de ski et l'insigne du meilleur tireur. Jean-Julien absorba tout ce qui se présentait à lui, l'histoire des bataillons de marche, la géographie de la région, l'instruction militaire... Il fut très vite promu caporal.

Quand ils revinrent au pays, Mariette n'était plus là. Son père l'avait placée comme bonne chez des bourgeois, à la ville la plus proche.

Françoise avait à présent trois filles dont des jumelles nées au printemps. Les garçons reprirent leur place à la ferme. Leur charme faisait battre bien des cœurs encore. Mais les parents veillaient toujours et eux-mêmes ne pouvaient oublier leur amoureuse. L'avenir était en suspens, prometteur mais incertain.

L'Europe s'embrasa alors en moins d'un mois.

Les jumeaux et leur père étaient aux champs quand retentit le tocsin. Jean-Julien alla jusqu'au bourg où une grande affiche détaillait, sous deux drapeaux tricolores croisant leur hampe, les modalités de la mobilisation générale. Il revint à la ferme, triste et songeur. Son père accueillit la nouvelle avec une grande inquiétude, ce qui ne fut pas le cas de Jean-Jules, enthousiaste à l'idée d'aller « casser la gueule aux boches ».

La soirée se passa en préparatifs divers. La vieille Marianne fit de son mieux pour que rien ne manque dans le baluchon de ses garçons.

Cette nuit-là, à peine les lumières éteintes, un caillou vint heurter les volets de la chambre des deux frères. Jean-Jules, le premier sur pieds, entrevit une fine silhouette dans l'obscurité de la nuit sans lune.

– Jeanjean, entendit-il murmurer, Jeanjean, c'est moi...

Jean-Julien ne tarda pas à rejoindre son frère. Ils reconnurent Mariette, blême et les cheveux défaits ; elle avait parcouru à pied les quelque vingt kilomètres qui la séparaient d'eux. Ils tirèrent au sort pour savoir lequel la rejoindrait en premier.

Le bataillon de chasseurs des deux gars fut d'abord embarqué pour la frontière italienne. Les troupes y séjournèrent jusqu'à fin août, à l'abri du prélude tragique du grand carnage. Il fallut ensuite rejoindre les Vosges. On en vit du pays, cahotés dans les wagons des trains : Jean-Jules se délectait d'apprendre encore sur les régions traversées et Jean-Julien piaffait, n'en pouvant plus d'attendre « Le feu, nom de Dieu ! ».

Le feu, ils le connurent bien assez tôt ; le feu et sa cohorte de désastres et de misères. Le bruit et le fracas, l'ivresse ou bien la peur, les camarades tués net, en montant à l'assaut et d'autres agonisant des heures durant, sans qu'on ne puisse ni aller les chercher ni abrégé leurs souffrances.

On s'enterra enfin dès les premières gelées dans de vastes fossés. L'hiver vosgien apporta alors, avec le froid mordant, un semblant d'accalmie.

Jean-Julien détaillait leur quotidien dans de longues missives écrites le soir à la bougie, épargnant toutefois le pire à son père et à Marianne, mais aussi à Mariette. Le caporal était aimé de ses hommes, il savait encourager et rassurer chacun. Jean-Jules, lui, se portait infailliblement volontaire pour les « coups de main », opérations hasardeuses et sanglantes, proposées par les chefs. Il y acquit une terrible réputation de « zigouilleur ». Ainsi, de minuscules tensions émergeaient régulièrement entre les deux hommes. Tout devenait sujet à dispute alors même que pendant des années, l'un comme l'autre, s'était employé à aplanir ou du moins à taire les différends qui les opposaient. Aucun des deux n'ignorait qui se trouvait derrière cette incompréhension grandissante ; chacun ruminait son propre questionnement et, pour la première fois, le désir de sortir de la geôle de la gémellité.

Au nouvel an, une lettre arriva. C'était Mariette ! Mariette enfin ! Mariette qui pour la première fois répondait aux courriers quasi quotidiens que Jean-Julien envoyait pour eux deux ! Mais c'était Mariette anxieuse, Mariette incertaine, Mariette enceinte !

La querelle qui s'en suivit, armée de poings et de mots, fut terrible.

– C'est moi le père ! Moi que le sort a désigné le premier !

Impossible d'en sortir... Les jumeaux étaient devenus rivaux.

Ils se mirent pourtant d'accord pour résoudre l'insoluble.

– Celui qui reviendra, sera mari et père.

À bientôt cent ans, la vieille Julia somnole au pas de sa porte, avec à ses pieds une portée de chatons qui dort dans un large panier, contre le ventre d'une chatte grise et blanche.

Une femme, la quarantaine blonde, s'approche d'elle.

– Bonjour madame ! Je suis Éléna, l'arrière-petite-fille de Mariette Vaissière. Je fais des recherches sur ma famille et la Grande Guerre, on m'a dit que vous pourriez me renseigner. Ma mère a trouvé ça dans un tiroir à la mort de sa grand-mère.

Ça, c'est une liasse de lettres et cartes jaunies, toutes finement écrites et signées JJ Galetas.

La vieille femme sourit longuement. Puis des larmes emplissent ses yeux. Elle n'ignore rien de ses origines ; George lui a raconté la fureur du grand Joseph qui la porta ici en rage, un soir de mai 1915.

– Prends ta rouquine avant que je l'étrangle !

– Va chercher une chaise, dit simplement Julia, et assieds-toi près de moi.

Éléna s'exécute.

Julia sort alors de sa poche une enveloppe de tissu. Elle en tire avec d'innombrables précautions une feuille recouverte de minuscules morceaux de papiers collés et elle lit à haute voix :

« Unis par les mêmes liens du sang, ont demandé à partir à l'assaut l'un à côté de l'autre. Se sont comportés brillamment, tuant tous les Allemands qui se trouvaient sur leur passage, se précipitant avec une juvénile inspiration sur un sol battu par les mitrailleuses pour y cueillir les trophées d'une mort glorieuse. »



Chrysalis

Les yeux fermés, je me laisse bercer par les remous de cette marée intérieure qui me réchauffe. Les bruits du monde extérieur me touchent à peine, assourdis par la carapace de ma chrysalide. Je me sens comme un bébé, sereine, baignant dans mon liquide amniotique qui me nourrit et me protège. Tout ce que j'ai à faire, c'est me laisser aller et sentir mon corps changer, grandir, devenir ce qu'il doit être. Je suis un être en devenir, je n'existe pas encore mais j'ai déjà la conscience de moi, de ce que je veux être. Je sais que je serai une fille, plus tard, quand je naîtrai. Je sais aussi que je suis attendue par des gens qui m'aiment.

Je ne suis pas encore là, pourtant je me sens protégée.

Et c'est si bon.

Depuis longtemps il sentait que quelque chose n'allait pas, que son corps était de travers. Une lourdeur le gênait dans ses mouvements, même sa respiration lui paraissait pesante. Quand il s'asseyait, il se sentait de trop. Trop lourd, trop imposant, trop « là ». Son gros cou le gênait, ses grosses mains le gênaient, ses poils le gênaient. Il songea d'abord que c'était l'adolescence, que tout le monde ressentait cela. Puis l'adolescence passa et la gêne était toujours là. Il se sentait si mal, dans cette peau épaisse, ce corps rempli de chair bouillante et d'os grossiers. Il pensait qu'en confiant son mal-être cela l'aiderait à se sentir mieux, mais quand il en parlait à sa mère, elle lui répondait que ce n'était rien, que cela finirait par passer. Alors il la croyait et attendait.

Mais cela ne passait pas.

J'imagine à quoi je ressemblerai, quand je serai née : aurai-je les yeux en amandes, en billes ? Je me surprends à avoir des envies, des vœux pieux sur mon apparence. Je veux un visage qui marque les gens, qui les amène à se retourner sur mon passage en se disant « qu'elle est jolie, cette demoiselle ! » Je souhaite aussi une jolie poitrine et une peau douce, agréable au toucher. Dans ma future vie, je veux qu'on me caresse et qu'on pense de moi que je suis comme les pétales d'une rose. Je veux être une fleur.

Dans mon demi-sommeil, je me sens sourire. Première sensation d'un nouveau monde agréable.

Un jour, il tomba amoureux.

A ses yeux, elle était parfaite : petite, gracieuse, elle représentait tout ce qu'il n'était pas. Il était fou de sa féminité simple. Elle était pour lui comme un oiseau qui s'était posé sur son épaule et avait rendu sa propre vie plus légère. Malgré son mal-être qui était toujours là, pour la première fois de sa vie, il se sentait bien.

Tout allait bien, jusqu'au jour où ils voulurent aller plus loin. Elle se sentait prête à « passer le cap » avec lui, de son côté il ne se sentait pas très confiant, mais il ne voulait pas la décevoir alors il accepta.

Et cela ne se passa pas bien.

Lui qui avait eu si peur de faire mal à celle qu'il aimait, souffrit finalement le plus de cette première fois. Son corps devint à ce moment-là une véritable torture. Elle, persuadée qu'il était simplement nerveux, l'encouragea à s'allonger sur elle. Quand il se força à le faire, il sentit quelque chose qui s'arrachait en lui. Il hurla de douleur. C'était trop violent. Ils en restèrent là pour cette fois.

Plus tard, ils cherchèrent sur internet pourquoi cela n'avait pas fonctionné. Lui, il avait bien une vague idée qui se formait dans son esprit, mais il n'osa pas la dire. Même à sa petite amie, cela eût été trop étrange d'en parler.

Pourtant, la petite idée était née, et elle n'allait pas en rester là.

Tandis que les rumeurs du monde extérieur me parviennent de loin, comme le bruit que l'on entend quand on met un coquillage à son oreille, je me concentre sur mon corps qui change. C'est une sensation étrange, à la fois naturelle et étonnante. Mes hanches s'arrondissent, mon ventre se creuse. Le sac de lourdeur autour de mon nombril devient un gentil coussin docile. Ma peau se resserre contre mes côtes, tandis que ma poitrine se développe et prend la forme de deux belles pommes. J'ai envie de les prendre dans mes mains, mais je ne peux pas bouger dans ma somnolence contemplative. C'est donc avec mes autres sens que j'appréhende le durcissement de ma peau sous mes tétons et que je perçois ce corps qui s'affermir, se modèle harmonieusement. Les courbes prennent le contrôle de ma taille. Mes doigts deviennent plus minces. Même mes jambes s'invitent au bal de grâce : elles s'affinent. Les pieds s'amenuisent, les chevilles me paraissent moins grossières. Mes cuisses, enfin, se courbent un peu plus, se rejoignent jusqu'au bout et, ô miracle ! Plus aucun obstacle à leur réunion !

Je commence enfin à me sentir entière. Et c'est délicieux.

Sa petite amie finit par le quitter. Trop de douleur dont elle était étrangère et en présence de laquelle elle se sentait impuissante.

Alors il poursuivit seul son chemin, en essayant de comprendre ce qui n'allait pas chez lui.

Un jour, tandis qu'il marchait en ville, son regard accrocha la vitrine d'un magasin. C'était une boutique de vêtements féminins de style vintage. Quelques maillots de bain étaient exposés, ainsi que des sous-vêtements et une robe verte. C'était cette dernière qui l'avait interpellé : elle s'imposait au milieu de la vitrine impeccable comme une évidence.

Dans une impulsion subite, il entra dans le local. C'était le matin, il n'y avait personne à l'intérieur à part la vendeuse. Elle ne lui posa aucune question quand il lui dit, hésitant, qu'il voulait essayer la robe exposée dans la vitrine. Elle lui demanda sa taille, prit les mesures de ses épaules et lui proposa un modèle large du fameux vêtement. Elle lui suggéra en outre de mettre un serre-taille sous la robe, qu'elle lui prêta pour l'essayage. Il était étonné par le calme et le professionnalisme de la vendeuse, qui ne lui fit aucune remarque. Quelque part, cela l'aidait à paraître lui-même serein, alors que ce qu'il faisait était assez fou.

Après une petite bataille contre le tissu dans la cabine d'essayage, la gérante vint l'aider à refermer la robe. Il sentit alors le tissu s'ajuster à la perfection autour de son corps sous les gestes précis de la vendeuse, et quand il sentit la fermeture éclair de la robe glisser avec aisance le long de son dos, il se sentit soulagé. Plus que cela, il avait la sensation que c'était bien, ce qui était en train de se passer. Alors il prit son courage à deux mains et finit par sortir, triomphant et honteux. Il se regarda dans la glace. Ce qu'il y vit le bouleversa : c'était cela l'évidence, ce qui n'allait pas depuis le début.

Ce n'était pas lui, là, dans le miroir.

C'était elle.

Et, bon sang, qu'elle était belle.

Je me laisse envahir par la tiédeur du liquide qui me berce. C'est si agréable, comme dans un bain de plaisir qui ne s'arrêtera jamais. Mon corps est de plus en plus léger. Je le sens quitter sa grossièreté pour devenir une plume. C'est étrange d'ailleurs, quand on y pense : c'est en déchirant les morceaux trop lourds de ce corps, la graisse, les poils, que je me sens devenir entière. Je suis un ballon dirigeable qui jette du lest pour mieux s'envoler. Et là, j'atteins les étoiles. C'est magnifique.

Le monde est beau, quand on le survole.

A partir de ce jour, une nouvelle vie commença pour lui : même s'il n'osait pas en parler autour de lui, il décida de laisser grandir cette part de lui qui était bien plus belle que ce qu'il avait toujours senti jusqu'alors. Il acheta la fameuse robe verte, sa première vraie tenue de femme, ainsi que quelques sous-vêtements et des bas. Quand il se sentait trop mal ou qu'il voulait faire une pause de son corps trop lourd, il essayait ses nouveaux vêtements, dans sa chambre, et se contemplait dans le miroir. Pourtant, il avait encore trop peur de s'exposer à la moquerie des gens. S'il portait des accessoires de femme, c'était sous ses vêtements, cachés de tous. Parfois, il mettait des bas. Souvent, c'était une culotte. Les caleçons le dégoûtaient. Le satin était si doux à côté ! Néanmoins,

il craignait toujours que quelqu'un le devine. Il trouvait cela injuste de ne pas pouvoir sortir dans la rue en étant naturel, lui-même, elle-même, mais il savait malheureusement que ce n'était pas aussi simple. Il pouvait attirer les regards appuyés, et pourquoi pas les agressions. Alors, même s'il savait qu'il ne faisait rien de mal, il se cachait. Tant qu'il avait encore besoin de temps pour que la femme qu'il était grandisse un peu, cela valait mieux. Pour se révéler au monde, il verrait plus tard.

Quand elle serait plus forte.

Je continue de dorloter ce corps neuf qui se construit pas à pas. Ou plutôt, qui se reconstruit. Je sais que « des gens » voient cela comme une transformation, mais j'aimerais qu'ils comprennent une chose essentielle : je ne me transforme pas, je me répare. Ce n'est pas ma faute si je suis née déchirée, le corps au masculin, l'âme au féminin. Ce n'est pas non plus la faute de mes parents. C'est le hasard, voilà. Je n'en veux à personne, tant qu'on me laisse repriser les erreurs qui ont été faites. Je veux être comme neuve. Je veux savoir ce que cela fait de vivre dans un corps qui est vraiment le sien.

Cela semble simple, non ?

Alors pourquoi cela ne l'est pas pour tous ?

Un jour, il osa parler de ce qu'il ressentait auprès d'une amie. Il l'invita à passer chez lui, et l'accueillit en robe. Les mots étaient trop faibles pour exprimer ce qu'il vivait, alors il choisit cette manière de dire les choses, pour que cette amie ressentît ce qu'il avait vu devant le miroir, dans la boutique vintage.

Elle le comprit. Mieux, elle le soutenait dans sa démarche, elle voulait qu'il allât plus loin, qu'il osât se maquiller, s'épiler. Elle l'encouragea à s'approprier son corps qui ne lui appartenait toujours pas.

Il prit alors rendez-vous dans un institut. Là encore, il fut surpris de ne pas être jugé : des hommes qui s'épilent, il y en avait pas mal en réalité. Pourtant, quand il se déshabilla pour sa séance, il sentit le regard appuyé de l'esthéticienne sur sa culotte rose. Elle ne dit rien, mais ses yeux étaient comme une giflette. Alors, ce serait cela le regard des autres, s'il se montrait tel qu'il était ? Il ne se sentait pas encore prêt à cela.

A la fin de la séance, les jambes, les aisselles et le torse en feu, il quitta les lieux presque en courant.

Depuis, à chaque séance d'épilation, il changeait d'endroit.

Existe-t-il une sensation plus agréable que celle d'être protégée ? Moi qui ai souvent eu peur dans ma vie, je sais enfin ce que cela fait de ne craindre aucun mal. Je n'avais jamais fait attention avant, mais j'ai très longtemps été une petite fille terrorisée à l'intérieur de moi. Désormais, tout va bien : mon armure se met en place, je vais pouvoir affronter ce monde hostile.

Et quand je m'éveillerai, fortifiée, nouvelle guerrière, je sais également que j'aurai des alliés à mes côtés.

Le monde n'a qu'à bien se tenir !

Ce premier coming out fut suivi de bien d'autres : croire que dans ce cas on ne doit faire qu'une révélation est une lourde erreur, c'est un travail de tous les jours, chaque fois qu'on est dans un nouveau lieu ou qu'on rencontre de nouvelles personnes, il faut recommencer à expliquer, se justifier de ce qu'on est. C'était difficile : il ne savait jamais comment l'autre allait réagir. Il y eut de belles surprises, mais aussi des mauvaises. Il se sentit souvent laide aux yeux de l'autre, jusqu'à se demander si cela valait la peine de vivre si c'était pour être un monstre.

Pourtant, un jour, il décida d'affronter le jugement de sa mère. C'était dangereux : il vivait encore chez elle. Se révéler à elle, c'était prendre le risque de dormir dans la rue le soir même. Pourtant il fallait qu'il le fasse, ce pas en avant.

Alors il le fit.

Un soir, il attendit qu'elle rentrât du travail, s'installa en face d'elle pendant qu'elle regardait le courrier et dit ces mots répétés cent fois dans sa tête :

« Maman, je crois qu'en fait, je suis une fille. »

Au début, elle ne l'entendit pas, absorbée par la lettre qu'elle tenait dans sa main. Alors il répéta :

« Maman, écoute-moi. Je suis une fille. »

Là, elle releva la tête puis demanda :

« Attends, ça veut dire quoi ?

– Que je ne suis pas un garçon. Ce truc, là, que j’ai, c’est en trop. Je me sens mal comme ça, parce que je suis une fille. Je suis ta fille, pas ton fils.

– Mais... Enfin, d’où ça te vient encore ça ? »

– Ça vient de nulle part maman. C’est juste moi. J’ai toujours senti que ça n’allait pas, et maintenant, je sais pourquoi. C’est parce que je suis une fille et que mon corps, ce n’est pas le bon.

– Mais bien sûr que tu es un garçon ! Ça y est, toi aussi tu vas te lancer dans cette nouvelle mode ? Tu veux porter mes robes, c’est ça ?

– Non maman, ce n’est pas une mode. C’est un ressenti. Et des robes, ne t’inquiète pas va, j’en ai plein.

– ... Tu as acheté DES ROBES ?

– Oui, et des jupes aussi. Des culottes, des bas, des chaussures... Plein, plein. Du mascara aussi, du rouge à lèvres. Et je me sens bien quand je les mets. Parce que c’est moi.

– Tu crois qu’en te déguisant en femme tu vas te transformer ? Tu crois qu’en te fardant comme une prostituée tu vas perdre ton pénis ? Alors ça, c’est la meilleure ! Ça ne te suffisait pas de traîner encore chez moi à ton âge, il fallait que tu me fasses ça ! »

Il baissa la tête pour ne pas montrer qu’il pleurait.

« Écoute, je ne vais pas te demander de partir parce que tu es mon fils et que je t’aime. Mais surtout, ne sors jamais de ta chambre avec tes jupes et tout là. Sinon, fils ou fille, appelle-toi comme tu veux, mais moi, je considère que je n’ai plus d’enfant. »

Ravalant un sanglot, il hocha la tête.

Dans ma bulle, je me sens tout à coup à l’étroit : les parois de mon monde se resserrent, puis se relâchent. Se resserrent. Se relâchent. Comme les contractions d’un ventre prêt à donner la vie.

Je comprends qu’il est bientôt l’heure pour moi de m’éveiller au monde.

Il essaya plusieurs fois de sortir habillé en femme.

Après avoir fait semblant de ne pas voir les regards sur lui, de ne pas entendre les insultes qui fusaient sur son passage, après s’être fait agresser deux fois à cause de sa perruque, de sa robe, il abandonna.

Non, pas encore. Pas avant d’être la femme que son cœur a toujours été.

Ma chrysalide est sur le point de se déchirer. Le papillon que je suis a tout à coup peur de sortir de sa cachette, pour affronter le monde extérieur.

Je ferme les yeux fort en attendant de glisser hors de ma bulle.

La décision vint brusquement.

Il allait faire la transition.

Avec quelques amies qui l’aiderent dans les démarches, il prit les rendez-vous médicaux, se renseigna sur les phases du processus. Il suivit tout, pas à pas. Les humiliations psychiatriques, les tests, les examens, les hormones.

Et, enfin, les opérations.

Un craquement douloureux me sort de mon coma. Le moment est venu, je glisse.

Il s’affine, sent ses hanches s’arrondir. Il contemple ces premiers changements dans le miroir, seul regard immédiat qui ne le juge pas.

La pente est de plus en plus raide.

Ses poils repoussent moins, ses yeux s’agrandissent.

Je me sens tomber, aspirée par l’air extérieur.

Sa voix change, devient plus douce.

J'ai peur, et si le monde me dévorait à ma naissance ?

Pour la première fois, un inconnu l'a appelé « Mademoiselle » dans la rue.

Je tombe dans un dernier déchirement.

« Hélène ? »

Mes yeux, collés, ne veulent pas s'ouvrir. Pourtant je suis là, j'entends le monde.

« Vous vous sentez bien ? »

J'ouvre enfin les yeux. La chambre, d'abord floue, finit par se stabiliser. L'infirmière devant moi me sourit.

« Bonjour, je suis heureuse de voir que ça semble aller. Votre opération s'est bien passée, vous êtes en salle de réveil. Ça risque de tourner un peu au début mais vous retrouverez vite vos repères. Bienvenue parmi nous, Hélène. »

Je souris. Les premières secondes de ma nouvelle vie sont juste parfaites. J'essaie de parler, ma voix est faible :

« Merci. Vous pensez que je pourrai me lever quand ? »

– Oh, quand vous vous en sentirez capable. Bientôt, vous pourrez tenter quelques pas dans votre chambre.

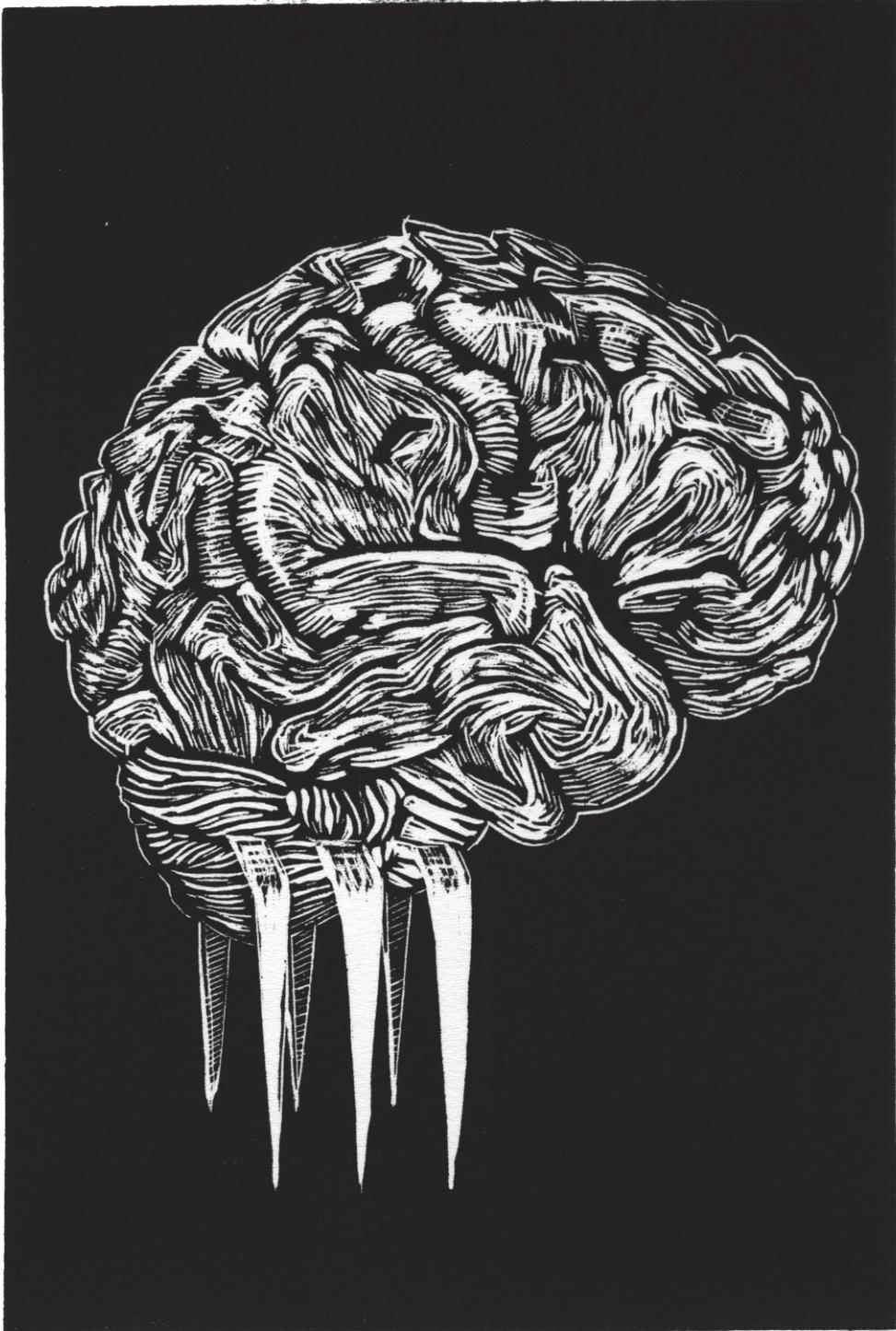
– Et quand est-ce que je pourrai m'habiller ?

– Dans la journée, si vous en avez la force. Vos affaires sont sur la chaise. » Elle sourit. « C'est important d'être belle pour le premier jour de sa vie. »

Elle quitte la chambre. Je regarde la tenue que j'ai si soigneusement choisie pour ma première fois dans ce monde : une jupe plissée, un chemisier blanc, des bas, des escarpins. Une tenue simple, élégante, qui dit que je suis une femme et que c'est normal.

Puis je me relève en m'appuyant sur le lit, pour le simple plaisir de me regarder dans le miroir. Je me tourne sur le côté et sourit à mon reflet.

Bon sang, que je suis belle.



Puisque les jours s'en vont quand sonne l'heure

Lua bondit du canapé et se jeta sur Piro alors qu'il refermait la porte de l'appartement.

– Tu étais encore avec elle ! Allez, avoue, je vous ai vus !

Elle brandit sous son nez l'écran du télésurveilleur. Sur l'image figée et un peu tremblante, le jeune homme enlaçait langoureusement une rousse à la peau très blanche.

Piro se dégagea brusquement.

– Et alors ? Qu'est-ce que tu veux ?

– Tu ne peux pas me faire ça !

– Ne recommence pas. Tu sais que toi et moi, c'est fini. Accepte le divorce et tout sera réglé !

Le ton était sec, sans appel. Il ne la regardait même pas.

– Non !

Piro se retourna, surpris par le bruit de l'explosion, et contempla l'écran que Lua avait jeté à terre. Des milliers d'éclats minuscules jonchaient le sol et des veines multicolores dessinaient un entrelacs lumineux et palpitant.

Piro saisit son épouse par les épaules :

– Mais tu es complètement folle, ma pauvre.

Il l'observa : ses yeux rougis aux paupières gonflées, les deux coulées bleuâtres du maquillage ravagé par les larmes, les rides amères autour de sa bouche, les cheveux qui pendaient en mèches molles et ternes. Oui, c'était fini. Il ne l'aimait plus depuis longtemps. Il avait même du mal à reconnaître chez elle la jeune femme qu'il avait épousée quelques années plus tôt. Il était fatigué. Il voulait en finir. Il avait le droit d'être heureux, encore. Il suffirait qu'elle acceptât le divorce. Mais elle s'entêtait, prisonnière de ses convictions absurdes et dépassées. Finalement, il traversa à grandes enjambées le salon et gagna la chambre, dont il claqua bruyamment la porte.

Lua se laissa tomber sur le canapé, fixant sans les voir les restes du télésurveilleur. Divorcer ! Il n'avait plus que ce mot à la bouche. C'était la seule solution, voilà ce qu'il lui rabâchait à longueur de journée. Mais ce n'était pas possible ! Elle serra les poings, tentant en vain de se calmer. Elle haletait et hoquetait, incapable de retenir ses sanglots. Elle était pitoyable ! Piro avait raison, la situation ne pouvait pas durer. Mais divorcer, elle ne pouvait s'y résoudre. Titubante, elle se leva et entra dans la cabine de propreté. L'air frais et humide la rasséra un peu. Elle contempla l'image de son visage renvoyé par le réflexécran. Ce n'était pas beau à voir ! C'est sûr qu'elle ne faisait pas le poids face à la jolie rousse. Elle nettoya son visage comme elle put et s'efforça de remettre un peu d'ordre dans ses cheveux. Elle ne devait pas rester seule ; il fallait qu'elle appelât Méryne.

Lua retourna s'asseoir sur le canapé, le téléphone à la main, et appuya sur l'icône représentant son amie, un chaton au pelage vert et bleu. Elle éprouva un soulagement intense en entendant la voix chantante de celle qu'elle considérait comme sa sœur.

– Oh, Maïlu, qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as vraiment une tête affreuse ! Tu as pleuré ?

– C'est Piro, il... il... il en aime une autre.

– Mais ce n'est pas nouveau ! Cette histoire dure depuis des semaines ! Tu ne peux pas continuer comme ça, Maïlu. Divorcez et tout sera réglé.

Lua renifla. Méryne utilisait les mêmes mots que Piro. Il n'y avait pas à dire, les campagnes d'information du Ministère de la Famille et du Cœur étaient très efficaces.

– J'ai peur... Je veux dire... de regretter ensuite.

– Pourquoi ? J’ai divorcé deux fois et je suis heureuse ! Heureuse, tu entends ! Regarde : je ne suis pas bien ici ?

Sur l’écran du téléphone, Méryne se pavanait devant une fausse cheminée, une tasse de vrai café à la main. Depuis qu’elle avait épousé en troisièmes noces le directeur d’un important centre technologique qui coopérait avec le gouvernement, elle vivait dans le luxe. Lua ne put retenir son amertume :

– Pour combien de temps ?

– Ça durera ce que ça durera. Il faut savoir s’adapter à son époque. Pense à tous ces gens pour qui le divorce était un vrai parcours du combattant. La procédure durait des mois et même une fois le divorce prononcé, impossible d’ignorer l’échec du mariage. Des tracas d’argent, de souvenirs envahissants, de l’aigreur à n’en plus finir. Grâce à la loi du DivReset, tout est simple.

– Mouais, tout est réglé, marmonna Lua.

Elle prit une profonde inspiration. Elle savait qu’elle s’aventurait sur un terrain dangereux. Elle s’efforça de maîtriser le tremblement de sa voix :

– Mais les souvenirs ne te manquent pas ?

Méryne éclata d’un rire léger et cristallin :

– Pourquoi me manqueraient-ils ? C’est comme si ces histoires n’avaient jamais existé. Je suis libre de vivre mon présent sans m’encombrer de mon passé.

Lua grimaça : c’était l’argument phare du gouvernement qui avait fait voter la loi du divorce par réinitialisation, appelée plus ordinairement loi du DivReset. Cette alliance du droit et de la technologie de pointe promettait le bonheur grâce à la liberté retrouvée : « Le passé n’est plus une fatalité », telle était la phrase répétée à l’envi sur tous les canaux médiatiques peu après l’adoption de la fameuse loi.

Frissonnante, consciente de l’incongruité de sa question, Lua insista :

– Mais tous les bons souvenirs, ces moments heureux que tu as vécus avec tes maris, comment peux-tu te passer de tout ça ?

Elle se concentra et fouilla sa mémoire. Les images, les noms, les sensations, tout était extrêmement lointain, comme les ombres floues que laissent les lectures trop anciennes, juste un mirage.

– Ta rencontre avec Wulf, par exemple, tu t’en souviens ? Quand nous avons fêté notre réussite aux examens d’entrée à la Domoscole. Tu étais tellement heureuse, tellement amoureuse. Aïe !

Lua n’avait pu retenir un cri. Elle porta la main à la base de son cou, là où la puce avait été implantée le jour de sa naissance. La décharge avait été brève mais intense ; le message était clair. Il était interdit d’évoquer avec les divorcés leur union passée. Généralement, la réinitialisation des tiers était suffisamment efficace pour que la situation ne se produisît pas mais certains individus semblaient plus résistants au processus. Les psychotechniciens de la cellule Ophimax du gouvernement pensaient qu’il s’agissait d’individus au cerveau trop primitif pour bénéficier de manière optimale des bienfaits de la technologie. C’était désolant parce qu’ils ne parviendraient sans doute jamais au bonheur mais il était important d’être très vigilant à leur égard et de les soumettre à un programme de surveillance et de correction très strict. Hors de question qu’ils compromettent le bonheur de tous les autres !

– Je ne sais pas de quoi tu parles, répondit sèchement Méryne. D’ailleurs, il va falloir que je te laisse. Mon mari ne va pas tarder à rentrer. Il faut que tu te reprennes, Lua. La seule option est d’envisager sérieusement le divorce. Vous ne pouvez pas passer votre temps à vous déchirer. Personne ne fait plus ça à notre époque !

Lua resta un moment à regarder l’écran de son téléphone devenu noir. Les sens en alerte, elle tendit l’oreille. L’appartement était empli d’un silence épais. La porte de la chambre était désespérément close. Que faisait Piro ? La loi interdisait aux époux de découcher : il fallait avoir rejoint le domicile conjugal avant la treizième HJ, ce qui correspondait à vingt heures dans le système archaïque, mais les échanges à distance étaient permis. Piro devait avoir établi une connexion privée avec la rousse. Qui pouvait savoir à quelles activités ils étaient en train de se livrer en ce moment... Lua sentit une nouvelle vague de tristesse sur le point de l’engloutir. Elle se leva. Elle se sentait lasse, et vieille. Contrairement à la plupart de ses proches, elle avait refusé toutes les procédures de réinitialisation proposées par son conseiller en bonheur et épanouissement. Pour celui-ci, c’était un problème : elle s’enlisait dans les méandres de son passé. Même si ces procédures n’étaient pas officiellement obligatoires, le conseiller devrait en rendre compte à sa hiérarchie et les risques d’ennuis étaient réels, même si Lua n’avait aucune idée de la nature de ces ennuis.

Elle effleura du doigt la bulle à images posée sur la table basse juste devant elle. Dans la sphère transparente,

l'hologramme de Piro apparut, souriant. Il était attablé à la terrasse d'un restaurant, là où ils s'étaient rencontrés pour la première fois au cours d'un déjeuner entre collègues. Puis elle apparut elle aussi dans la sphère, séduisante dans sa robe longue irisée. Les scènes se mirent alors à défiler : leur premier baiser, leur première nuit, leur mariage. Les petits matins ensommeillés, les journées ensoleillées, les éclats de rire, les caresses, les soirées sur le canapé, sur ce canapé, les promesses et les espoirs. Puis peu à peu, dans une nuée grisâtre, les disputes, les cris, les colères et les larmes. Lua frôla la sphère une nouvelle fois pour l'éteindre. Méryne avait sûrement raison, la situation ne pouvait plus durer. Depuis toujours, Lua s'était acharnée à vivre sans jamais céder à la facilité de la réinitialisation. Elle voulait garder la mémoire du temps passé, la mémoire des jours vécus, la mémoire de celle qu'elle avait été. Mais c'était trop dur, trop douloureux, trop absurde. Elle s'était inutilement entêtée. Elle voulait faire souffrir Piro, lui faire payer sa propre souffrance, mais à quoi bon ? Elle voulait l'atteindre, le blesser, mais c'était elle qui souffrait, dans son cœur, dans son corps, dans sa tête, c'était elle qu'elle détruisait. Le DivReset lui apporterait l'apaisement. Tous ces déchirements seraient oubliés, neutralisés, effacés. Bien sûr, il faudrait aussi renoncer aux souvenirs heureux : la réinitialisation n'était pas sélective. Le divorce impliquait la suppression de toutes les données liées à l'ex-conjoint. C'était le prix à payer pour le bonheur à venir, pour que le passé ne fût plus une fatalité.

Lua tendit à nouveau la main vers la bulle mais la retira d'un geste brusque avant de l'avoir atteinte. Il était trop tard. Il était temps de tirer un trait sur le passé. Elle allait annoncer la nouvelle à Piro, il serait ravi et voudrait s'occuper des formalités au plus vite. Grâce à la procédure accélérée, tout serait réglé le lendemain. Lua pourrait commencer une nouvelle vie, être une nouvelle femme.

Nos partenaires

Ramsay
Éditions



Oceania
CLERMONT-FERRAND



LIBRAIRIE
LES VOLCANS
SCOP

Crédit Mutuel
Enseignant
www.cma.creditmutuel.fr
N° Indigo 0 825 33 30 30
LIBRAIRIE

PRESSES
DE LA CITÉ

LE SEMEUR
HEBDO

2022 : vingt-cinquième édition du concours de nouvelles de l'académie de Clermont-Ferrand, ouvert à tous les personnels de l'Éducation nationale en Auvergne. Parmi les très nombreux textes reçus, le comité de lecture a retenu les huit nouvelles qui composent ce recueil.

www.ac@clermont.fr